

CAHIERS 88  
METANOIA

88

revue  
trimestrielle  
CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction  
Administration  
26740 Marsanne  
CCP. Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15 T  
Ass. Métanoïa  
loi de 1901

Tirage : 12.96  
Impr. du Crestois.  
26400 Crest

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*LA CASSURE*

p. 3

*RECONNAISSANCE*

p. 4

### COMMENTAIRES DE

L'EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 101*

p. 7

MIETTES DE GNOSE

p. 13

### RECHERCHES

*H.W.L. POONJA - Plongeon dans l'inconnu*

*traduit par Alain MAROGER*

p. 14

*AU PAYS DU BOUT DU TEMPS*

*par Yves MOATTY*

p. 21

*L'ANGE ET SON POETE (suite) (Rainer Maria Rilke)*

p. 28

*LE DHAMMAPADA (suite)*

p. 37

*A PROPOS DES CONCEPTS*

p. 41

LA GNOSE AU QUOTIDIEN.

*UN MALENTENDU PERMANENT par Emile GILLABERT*

p. 42

*RENCONTRE*

p. 43

*COURRIER*

p. 44

POESIES.

p. 45

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

■ Cahiers 1975 .....	200 F.
■ Cahiers 1976 .....	200 F.
■ Cahiers 1977 .....	200 F.
■ Cahiers 1978 .....	200 F.
■ Cahiers 1979 .....	200 F.
■ Cahiers 1980 .....	200 F.
■ Cahiers 1981 .....	200 F.
■ Cahiers 1982 .....	200 F.
■ Cahiers 1983 .....	200 F.
■ Cahiers 1984 .....	200 F.
■ Cahiers 1985 .....	200 F.
■ Cahiers 1986 .....	200 F.
■ Cahiers 1987 .....	200 F.
■ Cahiers 1988 .....	200 F.
■ Cahiers 1989 .....	200 F.
■ Cahiers 1990 .....	200 F.
■ Cahiers 1991 .....	200 F.
■ Cahiers 1992 .....	200 F.
■ Cahiers 1993 .....	200 F.
■ Cahiers 1994 .....	200 F.
■ Cahiers 1995 .....	200 F.
■ Cahiers 1996 .....	200 F.

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou.

# *EDITORIAL*

## LA CASSURE

Le cœur change d'affectation. La personne qu'il servait est morte. Le fil ténu qui la faisait tenir à l'existence un beau jour a cassé. Vers la fin, effiloché, il était devenu de plus en plus fragile. Deux parts de l'existence de cette personne s'effondraient, deux blocs tombaient et se volatilisaient, d'un côté le passé avec son avoir, son savoir, son vouloir et son pouvoir, de l'autre le futur avec ses projets, ses rêves, ses espoirs, ses fantasmes. Bref, le parcours existentiel de la naissance à la mort se trouvait brusquement stoppé. Il ne s'arrêtait pas à un moment donné repérable comme un événement dans le temps. Non, rien ne permettait d'enregistrer l'accident car la continuité qui cessait ne comportait pas ce présent qu'on a l'habitude de faire intervenir lors d'un constat. Donc pas de présence, mais la cassure qui, en stoppant la continuité, annihile le parcours. Hier n'a pas plus de sens que demain. On y est complètement inintéressé. La vie paraissait liée à cette existence et voilà qu'elle continue sans elle. Pourtant, on s'endort, on se réveille, on mange, on boit, on pisse, on chante, on rit, on réagit, on est même plus sensible, plus irritable, plus vulnérable qu'avant. On se contrôle moins, parfois même pas du tout et on en est étonné. Avec le fil qui a cassé, c'est toute une structure qui s'est rompue faute de schémas familiaux, sociaux, professionnels, moraux. Le naturel prend le pas sur le conventionnel, le spontané sur les conditionnements. Les automatismes de la vie végétative jouent toujours, dégagés de la gestion de l'avoir et des investissements prévisionnels, ils fonctionnent même avec une précision et une efficacité accrues. C'est tout à coup l'air du Grand-Large. On cherchait à sortir d'une prison qu'on n'en finissait pas d'explorer ; or soudain, comme à l'issue d'un rêve, on se rend à l'évidence subite et aveuglante qu'il n'y a pas de murs, pas de prison, que c'était un grand, un immense, un formidable leurre. D'un instant à l'autre la gestion du patrimoine devient obsolète. L'imprévoyance va de soi. On n'a rien à faire. Du reste a-t-on jamais fait quelque chose ? Tout au plus peut-on dire que ça se fait. C'est merveilleux de se réveiller dans cet état de totale vacance : plus de fardeau à porter. On a définitivement déposé les armes. Quelle jubilation que d'être partout et toujours sans affaire ! Pour rien au monde on voudrait se laisser happer à nouveau par cette hydre hideuse et étouffante. Le souffle haletant a cédé la place à la grande respiration de la vie. Ce cœur qui a connu la servitude, la compression et la peur continue de battre après la mort de la personne. Il était au service d'une existence éphémère et contraignante ; le voilà requis par la vie elle-même, la vie d'avant l'existence, désormais promu à la fonction grandissime et sanctissime de permettre à la vie, ignorante d'elle-même et des dons merveilleux qu'elle dispense, de se révéler à elle-même et pour elle-même et de prendre conscience de ses richesses inépuisables.

Emile Gillibert

## RECONNAISSANCE

Le poème est l'acte du dire  
dans l'attention au vivre.  
C'est le chant qui s'élève de la crypte du sanctuaire  
quand la cohorte des pensées a cessé sa ronde  
Enfant du silence, le verbe alors prend son essor  
dans le désert du cœur empli de lumière,  
lieu sans lieu de la déshadérence,  
lieu sans repère, sans mémoire,  
sans propension de fuite vers d'euphorisantes extases,  
lieu du chez soi sans clos ni couvert  
qu'on ne quitte jamais  
même lors des grandes migrations.  
Immobile reposoir qu'on nomme enstase,  
athénor du Grand'œuvre où s'accomplit la transmutation,  
la flamme brûle sans se consumer,  
la gnose s'y exhale en paroles d'amour  
J'appelle l'aimé et c'est moi qui répond  
car le visage de dilection que je rencontre  
n'est autre que le mien  
que la lumière noire éclaire sans réfraction.  
Ainsi me connaître, c'est m'aimer  
et m'aimer, c'est me connaître.  
L'autre ne saurait me réfléchir sans me trahir  
en s'interposant comme un insupportable deux.  
Je me vois lumière unique à la source de la lumière  
parce qu'il s'efface après m'avoir ouvert  
Je l'ai choisi pour répondre à sa nostalgie de ma lumière  
en vue de ma reconnaissance,  
Je l'ai modelé tel un sculpteur  
afin que je puisse me percevoir en lui  
absolument, totalement  
sans qu'il porte ombrage à mon indéfectible unicité.  
Je l'ai voulu vivant pleinement et entièrement  
de ma propre vie  
et je l'ai voulu mort complètement à ce qui n'est pas moi.  
Néanmoins, je l'ai soumis à l'épreuve  
avant de répondre sans déboires et sans regret  
à sa détresse et à ses poignants appels.  
Il s'est alors rendu à l'évidence qu'autre que moi n'est pas.  
Pourtant ce que je lui demande semble aller à l'encontre  
de cette exigence radicale d'unicité.  
Comment peut-il être l'instrument indispensable  
de ma reconnaissance et de ma révélation  
tout en n'étant pas lui mais moi ?

Je me dois, sous peine de maintenir le flou,  
de lever ce dernier voile  
et je ne peux le faire qu'avec lui.  
Etant la vision, je suis aussi la voix,  
je suis ce par quoi les yeux voient  
et je suis ce par quoi l'oreille entend...  
Les yeux voient l'image mais ne me voient pas.  
L'oreille entend la parole mais ne la capte pas...  
Ainsi les sens perçoivent des images, des sons,  
mais ne me perçoivent pas.  
A première vue, ils sont impropres  
à me permettre de prendre conscience de moi-même  
Je ne guette donc plus vers les données qu'ils moissonnent  
mais me tourne vers la source de leur commune origine,  
qui n'est autre que la mienne propre,  
puisque, étant lumière, je suis à l'origine du tout,  
donc des images que captent les sens  
et qu'interprète la pensée  
aveugle à la lumière.  
Clarté éblouissante !  
Conscient d'être la source d'où tout sort  
et où tout revient,  
je me reconnais dans la perfection de ma plénitude :  
je suis la suprême réalité.  
Cependant, sans ce corps,  
dont les sens ne me livraient que des images d'errance,  
je n'eusse pu opérer le retournement vers moi-même  
et vivre l'ivresse de ma reconnaissance.  
L'écho n'est pas la voix,  
la vue n'est pas la vision.  
Comme les autres sens,  
ils sont inaptes à me permettre de me reconnaître ;  
en revanche sans leur artisan le corps où ils opèrent,  
qui est aussi l'artisan de mon Grand-Œuvre,  
je serais privé à jamais de ma propre révélation.  
Bien que factice, l'artisan est sublime.  
Etant moi, il a nulle envie d'être quelque chose  
en dehors de moi  
et ne saurait donc se prévaloir de quoi que ce soit  
aussi veut-il bien être ce rien, occasion du Tout.  
Les épreuves que je lui ai ménagées sans compter  
lors du passage du rêve à l'éveil  
lui ont dit ce qu'il en coûte  
de vouloir être quelqu'un parmi les hommes  
et à plus forte raison en ma présence.

Emile Gillabert



Charade

Reconnaissance

Je suis l'unique  
tu te joins à moi  
et je suis toujours l'unique  
je me connais par toi  
et je dis c'est moi  
je le dis par ta bouche  
je le dis en ta présence  
devenue absente

Quelle est donc cette chose  
où celui qui parle  
n'a plus conscience que de moi ?

31. 12. 92



# COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

101

Celui qui ne récuse son père et sa mère  
comme moi  
ne pourra devenir mon disciple,  
et celui qui n'aime pas son père et sa mère  
comme moi  
ne pourra devenir mon disciple.  
Car ma mère m'a engendré,  
mais ma véritable Mère m'a donné la vie.

La véritable famille n'est pas charnelle. La naissance physique n'est pas source de bonheur. Bienheureuse au contraire la femme stérile : *Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait (log 79)*. Il n'y a de famille que spirituelle. Il n'y a de naissance que dans l'esprit : *Ceux qui en ces lieux font le vouloir de mon Père, ce sont eux; mes frères et ma mère (log 99)*. Au lieu de « croissez et multipliez » quantitatif de l'Ancien Testament, Jésus propose une croissance qualitative : Croissez vers le Père afin de multiplier sur terre les fruits spirituels que seul l'Un peut donner. Il n'y a de multiplication spirituelle que dans l'unité. Faites la volonté du Père et non celle de l'ego, car l'ego ne rêve que d'expansion dans le règne de la matière : *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, dit Jésus. L'ego se projette dans le futur, comptant et calculant, espérant toujours un profit illusoire, bâtissant sans cesse de nouveaux châteaux en Espagne : *Il y avait un homme riche qui avait une grande fortune. Il dit : j'emploierai ma fortune à semer, moissonner, planter, remplir mes greniers de grains afin que je ne manque de rien. Voilà ce qu'il pensait dans son cœur ; et la nuit même il mourut (log 63)*.

Il est nécessaire, à un moment donné de notre évolution psychologique, de « tuer le père », i.e. de détruire toutes les projections de nos parents qui nous modèlent à leur image. Notre véritable visage est sans image. Sur le plan spirituel, il nous faut rejeter tout ce qui nous a été enseigné de l'extérieur, dogmes, concepts et préjugés si nous voulons avoir une chance de laisser jaillir en nous l'Esprit : *à celui qui blasphème contre l'Esprit pur, on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel (log 44)* ; c'est tout cela, récuser le père et la mère : *Celui qui ne récuse son père et sa mère comme moi ne pourra se faire mon disciple (log 55-101)*.

Un tel langage ne pouvait certes que choquer l'oreille des juifs, comme il ne peut que susciter l'indignation de tous les intégristes d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Mais l'impiété est parfois la meilleure forme de piété. Jésus n'ajoute-t-il pas aussitôt : *et celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi ne pourra se faire mon disciple*. A l'encontre des monothéismes intransigeants, Jésus affirme que l'harmonie consiste en un juste équilibre de tous les couples de contraires : masculin-féminin, ying-yang, purusha-prakriti, shiva-shakti, dieu-déesse... Il appartient à chacun de réunifier en lui ce qui en apparence est divisé. A l'homme de découvrir son anima et à la femme son animus : *De même que dans l'homme le Père est manifeste et la Mère cachée, dans la femme la Mère est manifeste et le Père caché (Evangile des Douze, 64,3)*. Seul celui qui fait le deux un investit le Royaume : *Quand vous ferez le deux : Un... afin de faire le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle, et que la femelle ne se fasse pas femelle... alors vous irez dans le Royaume (log 22)*.

Si Dieu a créé l'homme à son image, c'est qu'il est à l'origine de toutes ces distinctions mâle-femelle, dont le jeu d'interaction permet le déploiement de la manifestation.. Il ne saurait y avoir de création si celle-ci n'est mise en branle par une énergie issue de l'Un, appelée shakti en Inde, shekhina dans la cabbale. L'Absolu est à la fois Père et Mère, et c'est ainsi que Jésus réhabilite la Mère divine, expulsée de l'enseignement officiel par les prophètes de l'Ancien Testament. Nombre de paroles de Jésus, extraites des apocryphes, attestent que celui-ci reconnaît à la mère un rôle primordial : *Celui qui connaît le Père et la Mère, l'appellera-t-on fils de prostituée ? (log 105)*. Dans l'Evangile des Douze, Jésus appelle Dieu « Abba Amma », *mon Père qui ne fait qu'un avec ma*

*Mère (88, 7). C'est d'une mère unique que procède tout ce qui vit sur terre, dit encore Jésus dans l'Évangile de Paix : Votre Mère est en vous et vous êtes en Elle. C'est elle qui vous a enfantés et qui vous a donné la vie... Heureux serez-vous lorsque vous serez arrivés à la connaître, Elle et son royaume...*

La Mère est la créatrice, l'initiatrice par excellence. Celle qui donne la vie est aussi celle qui donne la mort. Mais la mort de l'ego signifie renaissance à l'Esprit : *Si le grain de blé tombé à terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera (jn 12.24)*. Comme la Terre qui reçoit le grain, la Mère nous porte en son sein. Nous sommes appelés à souffrir, de même que le raisin doit être pressé afin de donner le vin, de même qu'il faut porter sa croix afin de suivre Jésus : *celui qui ne récuse ses frères et ses sœurs et ne porte sa croix comme je la porte ne sera pas digne de moi (log 55)*. Si nous acceptons de mourir en Elle, alors le petit ego donnera naissance au grand fruit du Royaume : *Il est comparable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ; elle donne une grande tige qui est un abri pour les oiseaux du ciel (log 20)*.

Il nous faut retrouver l'innocence du tout petit enfant qui s'abreuve au sein maternel, être comme lui « pauvre en esprit », vierge de toute pensée dualiste, pour retrouver notre condition originelle et renaître au Soi : *Ces petits qui têtent sont comparables à ceux qui vont dans le Royaume (log 22)*. Cette seconde naissance, par laquelle nous accédons à la con-naissance absolue, seule la Mère peut nous la procurer : *Car ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie*.

Yves



Jésus reprend ici en le développant ce qu'il disait au logion 55 et au logion 99. Il s'agit de passer d'une parenté charnelle à la parenté selon l'Esprit, et pour cela de transcender sa relation de dépendance envers ses parents. Autrement dit, je dois, pour me reconnaître tel que je suis en réalité, être au clair avec le monde tel que le conçoit le psychique. Celui-ci me dicte mes devoirs envers Dieu, envers mes parents, envers mon prochain et envers moi-même. Il me dit, par exemple, d'adorer Dieu seul, de ne pas blasphémer, d'honorer mes parents, de jeûner, de prier, de faire l'aumône etc. Le gnostique, par l'entremise de Jésus, me dit de donner à Dieu ce qui est à Dieu, d'être ma propre autorité, de quitter père et mère, de m'occuper du Royaume, le reste allant de soi etc. Bref, ce qui est vrai sur un plan est, vu de l'autre plan, cause d'aliénation et vice-versa.

Le disciple de Jésus, le vrai, a choisi : à son écoute, il a appris à être son seul et unique Maître. Au risque d'être incompris, combattu, persécuté, il fait les choix qu'impose sa condition. Il liquide son oedipe à tous les niveaux avec douceur quand il le peut, avec violence si les circonstances le demandent, mais toujours avec amour. Son Père et sa Mère lui ont permis de se découvrir tel qu'il est en vérité. Sa Mère véritable lui a donné la Vie, non pour qu'il reste dans un état de dépendance, mais pour que, à son exemple, il retourne au Père.

Emile

L'enfant vient au monde vide, sans mental, l'idée première *je suis ce corps* ne va apparaître que plusieurs semaines plus tard. Il n'est pas encore différencié. Dans ce petit corps il n'y a personne. Cependant les conditionnements agissent déjà, ils ont même déjà agi à travers la peau du ventre maternel sous la forme de l'influence vibratoire, affective, sonore, événementielle. La psychanalyse médiatisée a surtout présenté au travers de cas particuliers, les conditionnements traumatisants comme des événements ponctuels anodins ou dramatiques pour le jugement adulte, mais toujours vécus par le corps de l'enfant comme une cristallisation des tensions instantanées excessives liées à un événement déclencheur. Elle oublie d'insister sur le climat, le terrain propice qui amène à cette cristallisation dans le corps. Le petit est une feuille blanche, une totale virginité, une « éponge » qui s'imbibe sans discernement possible du climat qui l'entoure. Tous les affects parentaux s'inscrivent somatiquement dans le corps du tout petit, c'est son héritage inconscient. Cet héritage là est extrêmement conditionnant car il s'inscrit dans le corps avant la naissance du mental (et aussi après). S'il est naturel et sain il génère un développement harmonieux, et s'il ne l'est pas il crée des souffrances et des mal-être d'abord inconscients, mais toujours difficiles à connaître.

Puis l'enfant grandit et se structure grâce aux modèles masculin de son père, féminin de sa mère, social de son entourage. La structuration de sa personne se fait par distinction et imitation, pour l'affirmation d'une identité séparée, centrée sur l'idée de soi.

Les schémas varient de l'un à l'autre bien sûr, mais fondamentalement la personne n'est rien d'autre qu'un conglomérat d'idées sur soi conditionnées. Le Gnostique, qui est issu du Royaume, y retourne (*logion 49*). Mais pour ce faire, il y a un chemin à parcourir à l'envers. Le conglomérat d'idées sur soi lui est invivable. Il désire plus que tout trouver sa véritable identité et sa propre autorité et ne peut le faire sans s'affranchir de la tutelle et de l'influence des modèles psychiques qui s'approprient leur descendance pour satisfaire leur besoin de continuité dans le temps.

Au niveau simplement psychique, l'homme n'est adulte que s'il connaît ses parents du même point de vue que celui qu'aurait un étranger éclairé sur eux, à l'abri des filtres de l'émotionnel, sans liens de dépendance. Sinon il reste immature, en tout cas pour l'accès à la Gnose.

En découvrant sa véritable nature, le Gnostique se retrouve seul, tout entouré qu'il puisse être, puisqu'il a récusé toute filiation d'avec le particulier et le séparé. Il est la Vie, le Tout, mais il n'est plus rien de particulier.

Christian



*Celui qui ne récuse son père et sa mère comme moi ne pourra se faire mon disciple... (log 55)*

Devant une injonction aussi abrupte on doit se poser la question : « Qu'entend-on par se faire le disciple de Jésus ? »

En effet, avant de récuser qui que ce soit et à fortiori son père et sa mère, il faut au moins savoir pour quoi et pour qui.

On trouve fréquemment ce genre d'exhortation dans les mouvements à caractère religieux ou sectaire. Prise telle quelle, cette injonction me place dans la situation du novice, à qui l'on dicte la règle de l'ordre dans lequel il aspire à entrer. C'est d'ailleurs dans cet esprit que les paroles du logion figurent dans les canoniques (*Mt. 10, 37-38 ; Lc 14, 26-27*).

Replacé dans son contexte gnostique et non-dualiste, l'injonction a un tout autre sens. Tout d'abord n'étant pas identifié à sa personne, Jésus ne demande rien pour lui-même. *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux ont leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer (log 86)*.

Et si on lui demande ce qu'il advient à celui qui veut se faire son disciple, il répond : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé (log 108)*, ce qui veut dire que se faire le disciple de Jésus ne consiste pas à suivre ses exhortations et ses conseils ou imiter ses agissements, ni même à lui consacrer sa personne et sa vie, mais tout bonnement à être lui. Etant disciple de Jésus je suis donc en mesure de dire : *Je suis Jésus !* et par conséquent d'ajouter avec lui : *Le Père et moi sommes Un !*

Dans ces conditions, et seulement dans ces conditions, je suis en mesure de récuser mes antécédents familiaux, traditionnels, sociaux et culturels. Je m'aperçois alors combien ces liens ont perdu de leur importance et combien si je reste tout à fait au monde, je me sens de moins en moins de lui. Comme Thomas-le-Jumeau je m'émerveille de pouvoir dire à Jésus qu'il ne ressemble vraiment à personne d'autre... puisqu'il est moi et que je suis lui. Ce que Jésus me répond, ces **Trois mots** dont il gratifie Thomas, je ne les entends que dans la chambre nuptiale, car là est le royaume où je suis le seul à avoir autorité pour parler. Là seulement je me fais son disciple :

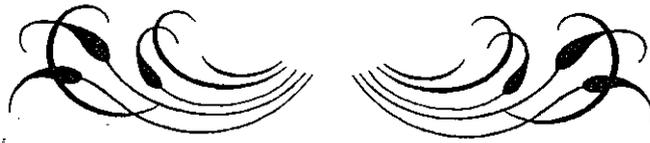
*et celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi, ne pourra se faire mon disciple. Car ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie.*

L'enfantement, fruit du hasard heureux ou malheureux des rencontres humaines, et le don de la Vie ; deux événements à propos desquels Jésus me propose non pas un jugement, il n'est pas un « partageur », mais simplement d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

*Mon père selon la chair n'est pas à proprement parler mon père, mais seulement par une petite parcelle de sa nature et je suis séparé de lui ; il peut être mort et moi vivant. C'est pourquoi le Père céleste est véritablement mon père, car je suis son fils et j'ai de lui tout ce que j'ai et je suis le même Fils et non*

*un autre. Le Père opère une seule œuvre, c'est pourquoi il m'opère comme son Fils unique, sans aucune différence (Maître ECKHART, SERMONS 1, p. 85, Editions du SEUIL).*

André



Ce logion heurte forcément les oreilles du chrétien qui connaît le quatrième commandement lui intimant d'honorer son père et sa mère.

Par ailleurs, depuis la psychanalyse de Freud, chacun est invité à « tuer père et mère » pour devenir soi-même, c'est-à-dire être autonome et responsable.

L'un comme l'autre, ces deux préceptes ne nous mènent pas très loin car ils relèvent tous deux du monde psychique et dualiste alors que Jésus nous dit tout au long de l'Évangile selon Thomas que seul l'UN existe et seule sa quête est réalité.

*Je suis le Tout.  
Le Tout est sorti de moi,  
et le Tout est parvenu à moi.  
Fendez du bois, je suis là ;  
levez la pierre,  
vous me trouverez là (log 77).*

Je me manifeste dans ce monde en tant que corps-image, ma mère physique l'a mis au monde, le monde ne voit de moi que ce corps-image par lequel je m'exprime corps-image mais qui n'est pas mon identité véritable même si je suis aussi ce corps-image :

*Quand vous verrez  
Celui qui n'a pas été engendré de la femme,  
prosternez-vous sur votre visage,  
et adorez-le :  
c'est celui-là, votre Père (log 15).*

Ma Mère véritable et moi sommes UN dans une vie sans début et sans fin, je ne suis ni né ni mort, *avant qu'Abraham fut, je suis (Jn 8.58), car je suis la lumière qui est sur eux tous (log 77).*

Maria

# MIETTES DE GNOSE

L'ego est l'inversion du Soi.

\*

L'obstacle à l'amour, c'est la peur.

\*

La pensée cherche une issue à la peur, ce faisant elle la cultive.

\*

JE ne sais pas, mais JE sais que JE ne sais pas.

JE connais et JE sais que JE connais.

\*

Se changer soi-même mène au constat qu'il n'y a pas d'autre changement.

\*

La création s'accomplit lorsqu'il n'y a ni vouloir ni désir.

\*

Ne pas se croire prêt, c'est avoir peur de lâcher prise.

\*

Tout cela. Rien de tout cela.

\*

Je n'ai jamais bougé de chez moi, pourtant  
je connais toutes les prisons du monde.

\*

On croit me découvrir des antécédents, erreur depuis toujours, je suis l'unique.

\*

Mon initié se croit privilégié jusqu'au jour où il réalise que  
je suis seul à bénéficier de toutes les faveurs.

\*

Mon intransigeance absolue s'accompagne d'une tolérance totale.

\*

Parce que j'ai tout juste, le mental a tout faux.  
C'est ainsi que je m'occulte.

\*

Attention sans intention et pensée sont antagonistes.

\*

L'explication est la spoliation du réel.

Emile

# RECHERCHES

## Papaji Interviews

### Plongeon dans l'Inconnu

Ron Stark & Henry Baer

*Vous dites que pour s'éveiller on n'a pas besoin du mental qui comprend, du mental qui analyse ou de celui qui ressent.*

Il n'est besoin d'aucun mental pour s'éveiller.

*Alors, de quoi a-t-on besoin ?*

On a besoin de rien. Vous êtes déjà Cela. Je ne vous demande pas de commencer ici pour arriver ailleurs. Vous devez savoir qui vous êtes à cet instant même. A cet instant, quel est votre problème ? L'idée qu'il existe divers types de mental, que vous devez les utiliser pour arriver quelque part, et même le désir d'atteindre l'éveil sont toutes des idées préconçues. Toutes ces préconceptions appartiennent au mental, et tout ce qui est dans le mental appartient au passé et non au présent. Les idées préconçues vous font sans cesse creuser le passé.

Pour faire un effort, voire pour méditer, il vous faut avoir une idée préétablie, un objet en tête. Je vous dis : « Retirez l'objet et voyez ce qui reste. » Pour faire ceci vous devez demeurer tel que vous êtes. Vous êtes déjà Cela, vous n'avez pas à faire quoi que ce soit pour y arriver ou pour l'atteindre. Quoique vous vouliez accomplir doit être quelque chose que vous n'avez pas en ce moment, autrement vous ne voudriez pas l'obtenir. Et pouvoir l'obtenir, c'est aussi pouvoir le perdre, car ce n'est pas votre propre nature, votre propre réalité. Votre propre réalité intérieure, ce que vous êtes déjà, est la seule chose que vous ne pouvez jamais obtenir ou perdre.

Examinez tout ce que vous avez emmagasiné dans votre mémoire, tout ce que vous avez appris, pensé, cru, tout ce dont vous vous êtes souvenu. Toutes ces choses ne sont pas 'vous'. Si vous vous en débarrassez, que reste-t-il ? Vous venez de parler du mental qui analyse et du mental intuitif. Débarrassez-vous d'eux également. Faites-le à l'instant même et dites-moi ce qui reste.

Je vais vous dire ce qui reste : Aucun mot, rien.

*Ici c'est la paix.*

La paix, la lumière, la sagesse, l'intuition.

*Comment faites-vous cela ?*

En ne faisant rien.

*C'est très difficile de ne rien faire.*

Ce n'est pas vrai. C'est la chose la plus facile qui soit. Ce n'est pas difficile parce que c'est ici, juste maintenant.

*Mais le mental est très actif.*

Je ne suis aucunement entrain de parler du mental. N'utilisez pas votre mental. N'en faites rien et voyons où vous aboutissez.

*Les mots que vous articulez doivent être précédés de pas mal de pensées.*

Je ne suis pas d'accord.

*Vous devez penser pour formuler vos pensées.*

D'où viennent les mots que vous utilisez en ce moment ? Je vais vous le dire : du vide inconnu. Pouvoir parler ainsi est un droit de naissance pour tous.

*Lorsque je vous pose une question, votre cerveau doit examiner mes mots. Il doit sélectionner parmi tout votre savoir et toutes vos expériences pour donner une réponse.*

Mon expérience est que chaque fois que je parle je n'utilise rien qui soit emmagasiné dans la mémoire.

*Mais les souvenirs sont quand même présents, à un niveau non-conscient.*

Oui, à un niveau non-conscient. Allez vers ce niveau non-conscient et sautez dedans.

Le passé et le futur sont fondamentalement identiques. Tous deux sont le mental. Si vous demeurez uniquement dans l'instant présent, vous n'avez absolument rien à faire avec le passé. La mémoire se réfère aux choses du passé. Le mental c'est également le passé, une collection d'images représentant ce qui est déjà parti. Quand vous parlez, vous convoquez toujours les images du passé. Jamais je ne creuse le passé pour trouver la réponse à une question. Les questions que vous allez poser viendront de votre mental, mais ma réponse ne viendra pas de la mémoire. Tout le monde peut le faire. Tout le monde peut parler ainsi.

*Est-ce simplement être plus spontané ?*

C'est être absolument dans le présent. Traversez la vie sans pensées, sans pensées préconçues. Cela marche instantanément. Ne pas avoir d'idées préconçues s'appelle l'illumination. À présent, posez vos questions.

*Quand j'essaie de penser à une question, je dois pénétrer mon mental, mon passé. Pour formuler une question je dois me demander : « qu'est-ce que je ne comprends pas ? Qu'ai-je besoin de savoir ? Quelles questions pourraient être utiles ? » Pour trouver les réponses je dois chercher dans ma mémoire, dans mon mental, dans mes expériences passées. Je ne peux même pas formuler une question sans faire cela.*

C'est bien.

*Si nous sommes totalement présents, si nous vivons la totalité de cet instant, il n'y aura plus de raison de parler.*

Vous pouvez encore parler dans la vacuité. Vous pouvez y être 200% plus efficace. Tout travail peut être fait plus efficacement à partir du vide. Vous ne connaissez pas cela parce que vous n'avez jamais été là. Sautez tout d'abord dans la vacuité puis voyez comment vous répondez.

Je suis entièrement d'accord avec vous quand vous dites que vous pensez et posez les questions à partir de votre mémoire. C'est parce que vous n'avez pas encore bondi en avant dans cette vacuité. Allez à cette vacuité et parlez. En ce lieu, votre question et ma réponse seront toutes deux dans le présent.

*Mon mental est toujours actif, car chaque fois que vous parlez, je juge : « Ca c'est logique... ça, ça ne tient pas debout... »*

N'essayez pas d'être logique en quoi que ce soit.

*Il y a quelque chose dans mon mental qui me dit: « Attendez un instant, ici ça sonne faux. Je ne comprends pas. »*

Vous parlez à partir d'un niveau mental. Votre compréhension vient d'un niveau particulier. Je dis : « Sautez en ce lieu où il n'existe pas de niveau du tout. »

*C'est difficile.*

Ca c'est un mot que vous avez entendu ou lu dans le passé. Maintenant, dans cet instant présent, n'utilisez pas le mot 'difficile'. N'allez pas vers le passé, vers vos expériences passées. Plongez dans l'inconnu. De là, parlez-moi, posez-moi une question.

*D'accord, cela semble être la chose à faire. Alors la pensée me vient : Je veux le faire, je veux laisser mes idées préconçues, je veux laisser mes pensées conditionnées. Je veux vivre et fonctionner d'une manière différente. Mais comment faire ? Toutes ces pensées me dirigent, le mental me dit : Est-ce juste ? Est-ce bien utile ? Comment lâcher prise et simplement être ici-maintenant ?*

Vous dites, « Je veux le faire ». Cette attitude est erronée parce que pour obtenir cela, vous devez ne rien faire du tout. Lâcher prise n'implique pas de réaliser quoi que ce soit de neuf. Vous n'avez pas à essayer d'atteindre un nouvel état, car même en ce moment vous êtes ce que vous cherchez. Vous ne pouvez travailler ou faire un effort pour être vous-même, car à quel moment vous serait-il possible de ne pas l'être ? Toutes ces tentatives, toute cette recherche, tout ce manque de réalisation et d'accomplissement sont antinaturels. Ce que vous obtenez par ces activités antinaturelles sera perdu tôt ou tard, mais vous ne pouvez jamais perdre votre propre Soi. Découvrez qui vous êtes en cet instant et mettez fin à toutes ces recherches inutiles.

*Je suis pure présence.*

Absolument exact. Dans ce cas, d'où viennent les questions ? Il n'existe pas de problème dans la pure présence. Tout y est inclus. Vos gestes, vos paroles, tout ce que vous faites vient de cette pure présence. Et ceci est au-delà de tous les niveaux de pensée. C'est un non niveau. Soyez en ce lieu, parlez à partir de là, accomplissez toutes vos activités habituelles, quotidiennes, à partir de là. Soyez cette conscience, soyez cette vacuité.

*La bonté, la sagesse, la compassion, se trouvent-elles en ce lieu ? Viendront-elles naturellement de là ?*

En ce lieu, la sagesse, la compassion et la bonté sont inhérentes à votre propre nature. Lorsque vous mangez, votre main prend la nourriture et la porte à votre bouche. La bouche n'éprouve pas de reconnaissance pour la main. Elle ne dit pas : « Merci Madame Main. Vous m'avez nourri. Sans vous j'aurais jeûné. » Quand vous vivrez là, vous coopérerez avec l'humanité de la même manière que la main coopère avec la bouche. Vous éprouverez de la compassion envers tous les êtres, vous serez serviables et bons pour tous, mais en même temps vous ne sentirez jamais « j'ai de la compassion, je suis bon. » Vos actions auront leurs racines dans la bonté, l'amour et la compassion, mais vous ne serez jamais conscient que vous les accomplissez pour aider les gens.

*Voulez-vous dire qu'il n'y aura pas d'intention consciente ?*

C'est l'état naturel. Dans cet état vous aidez tout le monde, tous les êtres, et vous le faites automatiquement.

*Tout le monde a-t-il cette même nature ?*

Oui, la même nature.

*Qu'en est-il de ces gens dont la nature est laide, qui ne sont pas bons ?*

Cela n'est pas la nature dont je parle. Je parle de la nature fondamentale qui est présence, lumière, sagesse, humanité. Pour avoir de la compassion, vous devez en premier lieu vivre Cela.

*C'est notre nature à tous ? Ressentez-vous Cela comme votre nature intérieure ?*

Nature intérieure. Nature cosmique. Nature éternelle. La nature.

*Ne nous mettons-nous pas en travers du chemin ? Le mental analytique et tout le reste se mettent-ils en travers du chemin ?*

Toutes ces choses ne sont que confusion. Ne les nommez pas 'nature' du tout. Elles ne sont pas naturelles.

*Des gens violent, tuent, volent. D'où ces impulsions viennent-elles ?*

Elles viennent d'actions antinaturelles, malpropres. Elles s'acquièrent de la société. La société nous dit de nous venger et d'agir violemment de toutes les façons. Ce ne sont pas des manifestations de la nature du Soi. Même les assassins acquièrent pleins de remords. Ils savent, d'une façon ou d'une autre, qu'ils ont violé une loi naturelle.

*Les prisons sont remplies de criminels reconnus coupables. Je ne pense pas que pour la plupart d'entre eux ils ressentent de la honte ou du remords d'avoir tué, volé ou violé. Ils sentent que c'est leur nature. Ils ne sont pas en harmonie avec les autres. Ils sont égoïstes, ils ne veulent que posséder pour eux-mêmes. Les gens ont des natures diverses. Il n'existe pas de nature commune.*

Je ne suis pas en train de parler de natures diverses. Celles-ci surviennent en raison de circonstances apparentes. La nature dont je parle est la présence, notre propre nature intérieure. Un crime violent n'est pas une expression de cette nature intérieure.

Même votre nature apparente vous donne un savoir sur ce qu'est un comportement juste ou erroné. Vous savez qu'il n'est pas naturel de tuer un homme ou de violer un bébé. Vous savez que vous allez contre nature en le faisant. Il vous faut payer lorsque vous

transgressez des lois naturelles par des actes de violence. Si ce n'est immédiatement, ce sera à une date ultérieure.

*Vous dites, « lâchez prise, soyez, tout simplement ». Cela semble juste et j'approuve ce que vous dites. Cependant, après vous avoir entendu et approuvé, je retourne à mes programmes mentaux, à mon conditionnement, à mon mental réactif. Je me demande pourquoi. Je sais que je ne devrais rien faire, et cela paraît très simple. Comment puis-je apprendre à faire cela de plus en plus, et à demeurer tout le temps ainsi ?*

Vous n'avez pas compris ce que j'essaie de vous dire. Vous parlez encore d'obtenir quelque chose dans le futur. Vous parlez d'être spontané dans le présent. Pourquoi devoir attendre et programmer votre venue dans 'maintenant', dans le moment présent ? Le fait d'essayer vous en fait sortir, vers le futur.

*En ce moment mon mental se trouve en vingt endroits différents. \**

Le mental ne peut être en différents endroits en même temps. Il ne peut qu'aller dans une direction particulière. Dites-moi où est votre mental à présent. A quoi pensez-vous en cet instant ? Où va votre mental maintenant ? Montrez-le moi.

*J'écoute ce que vous êtes en train de dire.*

Bien. Vous écoutez ce que je dis. Je vais travailler là-dessus. Ce que vous avez écouté, où cela est-il tombé ?

*C'est tombé dans la partie de moi-même qui juge ce que vous dites. Je juge ce que vous êtes en train de dire.*

'Je juge'. 'Je' est le sujet et 'juge' le prédicat. Maintenant, au dedans de vous, où ce 'je juge' a-t-il surgi ? 'Je juge' ce sont deux mots. Inversez la phrase : 'juge je'. D'où ce 'je' vient-il ? Remontez à sa source. Chaque fois que vous me poserez une bonne question, ce sera la réponse. C'est la réponse à tous les problèmes.

... Vous êtes soudain devenu silencieux.

*J'essaie de trouver une réponse.*

Vous êtes Ron, et vous, Henry. Henry, depuis un certain temps, vous êtes silencieux. Dans ce silence, le 'je juge' était-il présent ou non ?

*Il ne l'était pas.*

Bien. Cette énoncé n'était pas présent. Et vous étiez silencieux parce que vous ne pouviez trouver une réponse à la question que je vous avais posée. A cet instant là, qui étiez-vous ?

... Maintenant vous êtes redevenu silencieux. Vous êtes à nouveau silencieux.

*Je sens...*

'Je sens' - Deux mots. Que signifie 'sens' ? 'Je sens' - Deux mots. Qu'est-ce qui est antérieur au 'sentiment' ? Qui est antérieur à sentir ?

*Les mots me manquent.*

Bien. 'Les mots me manquent' Qu'est-ce que ce 'me' à qui les mots ont manqué ?

*Derrière les pensées, quelque part il y a...*

Non ! Non ! Gardez le silence. C'est une répétition de la question. Qui est ce 'je' qui a un sentiment ? A qui ce sentiment survient-il ? Qui est ce 'je' ? Où est-il ? Poursuivez ce 'je' jusqu'au lieu de son origine et tous les problèmes seront résolus. Qui est ce 'je' ?

La réponse à cette question est la réponse à toute recherche.

Le 'je' est-il ces lunettes ? Le 'je' est-il ce corps ? Est-il couvert de peau, a-t-il des membres ?

*Non.*

Qu'est-ce que ce 'je' ? Vous avez dit 'je sens' de nombreuses fois. En premier lieu, élucidons le problème de ce qu'est ce 'je'. A qui ce sentiment survient-il quand vous dites 'je sens' ? C'est à 'je'. Qu'est-ce que ce 'je' ? Approfondissons le sujet. Faisons connaissance, devenons ami avec notre propre Soi. Essayez de le faire maintenant ! Il n'est pas éloigné. Mon cher ami, il n'est pas à San Francisco. Où se trouve le 'je' ? A quelle distance de vous est situé le 'je'. A quelle distance ?

*Il est quelque part ici, mais je...*

(Montrant la poitrine) suivez sa trace ici. Enlevez ce qui est à l'extérieur, et pénétrez en cet endroit. Faites-le maintenant ! C'est très concret. Faites-le ! Qui est-ce 'je' ?

*Il n'y a pas de 'je'.*

Pas de 'je' ? Dans ce cas le problème est résolu. S'il n'y a pas de 'je' vous poserez les questions spontanément, vous penserez spontanément et vous fonctionnerez spontanément. Vous serez spontanément plein de compassion.

*Parce qu'en lui rien ne se réfère à quoi que ce soit. Il n'y a rien derrière.*

Rien derrière. C'est juste.

*(Riant) C'est si facile de lâcher prise.*

Exact. C'est si facile de lâcher prise.

*Il n'y a pas de 'je', ou croyance, ou sentiment... Il n'y a pas de 'je'. Je crois... Puis-je utiliser le mot 'je' d'une manière spécifique ? Lorsque vous êtes vivant vous avez un 'je', c'est la force de vie.*

Je ne suis pas entrain de parler du 'je' physique, de quelque chose qui aurait ou qui serait la vie. Je parle du 'je' psychologique. Vous êtes actuellement en train de parler : d'où ces mots proviennent-ils ? Vous ressentez 'je parle, je travaille, je pense'. Quelle est cette entité, ce 'je' auquel vous attribuez toutes ces activités ? Qui dit tous ces mots ? D'où viennent-ils ?

*Le 'je'. Il semble que c'est quelque chose que nous fabriquons.*

Quelque chose que vous fabriquez. Bon, alors quelle est l'origine de la 'fabrication' ?

*Je ne sais pas. Dites-le moi.*

Non. Je veux que vous y alliez vous-même. Je ne vous le dirai pas. Je ne peux pas vous le dire.

Je...

Un mot (rires). Henry, ça c'est une phrase complète.

*Nous sommes allés de quatre phrases à un mot. On ne peut plus aller bien loin maintenant.*

Est-ce difficile de demeurer dans ce seul mot, Henry ?

*Puis-je percevoir ce 'je' ?*

Non, car c'est la fontaine, la source de 'je pense'. Vous dites : « je vais penser, je vais faire ceci et cela ». Je dis : « Retournez simplement à ce 'je' ». Si vous retournez à ce 'je', qu'est-ce qui sera là ?

*Là, il n'y a pas de questions. Là, les questions n'ont pas d'importance.*

Il peut y avoir mille et une questions, l'une après l'autre. Mais le « 'je' conscience » n'en est jamais affecté, ni par quoi que ce soit d'autre.

*Alors des questions peuvent-elles être encore là ?*

Les questions seront là. L'activité sera là. Tout sera là. Mais vous, vous-même, vous n'êtes pas là. Quand vous mettez un 'je' là où il n'est pas, la confusion, l'agitation, les perturbations et même les guerres apparaissent. Quand le 'je' n'est pas là, quelque chose demeure toujours.

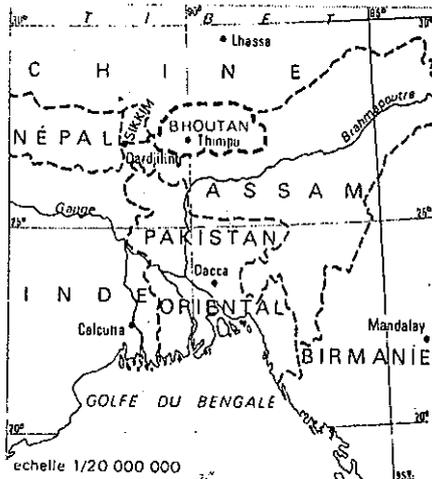
Le mot 'survie' m'est venu à l'instant. Je pense que 'je' apparaît et persiste en raison de notre instinct de survie, d'auto-protection. Quand le 'je' s'en va, qu'est-ce qui survit, qu'est-ce qui reste ?

C'est une autre question. Examinons-la. Si nous retournons à notre source, nous atteignons la conscience même. Faisons-le maintenant. Retournons à cette source. A l'instant même. Ce n'est pas très difficile. Ne faites rien d'autre, allez nulle part ailleurs. En cet instant du temps, soyez cette conscience. Vous êtes cet Etre en cet instant. Vous n'avez pas à l'étudier ou à le rechercher.

Tout mon être se relie à vos paroles. Je comprends parfaitement et j'admets que c'est ce que je dois faire. J'entends ce que vous dites, je comprends la nécessité de le faire, je veux même que cela se produise, mais je ne peux toujours pas lâcher le concept de 'je'.

Je ne vous dis pas de lâcher prise. Je ne vous demande pas de lâcher quoi que ce soit. Je vous demande seulement d'être présent à votre propre sentiment d'être. Mettez votre visage dans votre propre être. Voyez votre visage dans le miroir de la conscience. Au lieu de courir vers l'extérieur, faites retraite vers l'intérieur. Retournez à cette conscience et voyez ce qu'elle est. Là vous verrez votre propre visage, vous le reconnaîtrez et vous l'aimerez. Etablissez-vous là et tout sera tellement simple et tellement naturel pour vous.

traduit par Alain MAROGER  
(à suivre)



## AU PAYS DU BOUT DU TEMPS

*Au pays du bout du temps  
je m'en vais sans perdre de temps  
à la recherche de l'éternel instant*

A l'instant précis où le BAe 146 de la compagnie Druk Air (Air Dragon) décolle de l'aéroport de New Delhi à destination de celui de Paro, le seul aérodrome du petit royaume du Bhoutan, je constate que ma montre vient de s'arrêter. Comme si j'allais pénétrer dans une autre dimension du temps et de l'espace, dans un non-temps. Bhoutan pays inconnu dont le nom aux sonorités magiques évoque le rêve de ceux qui cherchent encore le centre caché du monde, l'ultime refuge des derniers initiés : Shambala, Sangrilla... Je me souviens de toutes ces légendes qui font état de l'existence, quelque part dans les contreforts himalayens, d'un royaume mystérieux où le temps cesse d'exister pour celui qui par hasard en franchirait les frontières invisibles. Il parviendrait ainsi à vivre des siècles sans prendre une ride. Mais malheur à lui s'il s'avise de quitter ce paradis sur terre. A peine aurait-il repris pied dans le monde que le poids des années écoulées le rattraperait aussitôt, et en quelques instants il mourrait de vieillesse... Est-ce le sort qui m'attend au pays du Dragon Tonnerre (Druk yul est le nom que ses habitants donnent au Bhoutan) ? En tout cas, malgré tous mes efforts je ne parviens pas à faire redémarrer ma montre. Les aiguilles ne reprennent leur course qu'à l'instant précis où nous atterrissons à Paro. Il est vrai que nous avons été quelque peu secoués, les courants d'air himalayens étant parfois fort capricieux.

*Le Bhoutan, vous connaissez ?* Je me souviendrai toujours de la mine effarée de l'employée de mon agence bancaire lorsque je lui demande ce renseignement pour le moins insolite ;

- Est-ce que vous pourriez me donner l'adresse de votre correspondant au Bhoutan ?
- *Le Bhoutan, c'est où ?*
- Exactement entre l'Assam et le Sikkim.
- *C'est en Asie ou en Afrique ?*
- En Asie, au Nord-Est de l'Inde.
- *Ah... et c'est indépendant ?*
- Oui, bien sûr.

Et cette brave et consciencieuse employée d'aller chercher un volumineux document recensant toutes les agences et tous les correspondants de la B.N.P. à l'étranger. Bien entendu, le Bhoutan ne figure nulle part. « Partout dans le monde, il y a toujours une B.N.P. à votre disposition : vous faites donc de la publicité mensongère ?

- Est-ce que vous pourriez au moins me donner le taux de change du ngultrum ?\* (Non là, j'avais tellement envie de rire que je n'ai pas osé).

A vrai dire, je ne savais pas moi-même grand chose du Bhoutan avant de m'y rendre. Sinon que nombre de lamas installés en France sont d'origine bhoutanaise. Sinon que ce pays a servi de cadre à plusieurs scènes du film de Bernardo Bertolucci : « Little Buddha ». Sinon enfin que cet immense monastère est le seul à pouvoir préserver la tradition lamaïste sans la moindre tutelle extérieure. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire (s)...

Pays isolé, sans grand intérêt stratégique, le Bhoutan, état centralisé depuis le 17<sup>ème</sup> siècle, a su préserver son indépendance face à toutes les tentatives de colonisation : le Grand Lama du Bhoutan disposait, dit-on, du pouvoir occulte de repousser les invasions étrangères.

Petit royaume des contreforts himalayens, aussi grand que la Suisse, peuplé de six cent mille habitants de type indo-mongoloïde, il se dégage du Bhoutan un charme inexprimable. Que dire de ce véritable petit paradis écologique préservé ou presque de toute forme de pollution et où l'on n'aperçoit nulle part la moindre antenne de télévision, de ce jardin naturel où abondent toutes les variétés de fleurs et de plantes médicinales et où la chasse est interdite pour sauvegarder la faune. Quant à la population restée à 90% agricole, bien que très pauvre elle est toujours simple et souriante et réserve aux rares touristes un accueil des plus chaleureux. Dans ce pays où l'on ne voit pas de mendiants, il est inutile de vouloir trop marchander : les commerçants sont réputés pour leur honnêteté. Le prix annoncé est toujours le juste prix : tout au plus peut-on espérer 5% à 10% de remise. On raconte qu'il n'y a pas si longtemps, il était possible de laisser un sac sur le bord du chemin et de le retrouver intact en repassant par là plusieurs semaines plus tard. Et lorsque les enfants s'approchent en souriant des étrangers que nous sommes, ce n'est pas pour quémander quoi que ce soit, pas même un stylo, mais au contraire pour offrir quelque fleur ou quelque plante cueillies au passage. Ce n'est pas la moindre des surprises lorsque l'on a vécu en Inde, au Népal ou au Tibet voisins. Le Bhoutan est certes classé deuxième pays le plus pauvre au monde, mais il s'agit d'une pauvreté toute relative puisque la grande majorité de la population vit en autarcie. Les peuples heureux n'ont que peu de besoins et encore moins de désirs. « Le don du dharma l'emporte sur tous les dons. La saveur du dharma l'emporte sur toutes les saveurs. Les délices du dharma l'emportent sur tous les délices. Celui qui met fin au désir met fin à la souffrance », dit le Bouddha (Dhammapada, 354).

L'air est d'une pureté extraordinaire dans ce paysage d'imposantes montagnes qui culminent au nord à plus de 7000 mètres alors que les avant-monts du sud sont recouverts d'une jungle chaude et humide. Quelle émotion que d'apercevoir depuis les ruines du Drukyl dzong (la forteresse des dragons victorieux) les sommets enneigés du Chomolhari (la montagne de la déesse Chomo, protectrice du monde animal et toujours vénérée par la peuplade des Wang) ! Quelle surprise que de découvrir un peu partout des archers s'exerçant au tir à l'arc ! Car le tir à l'arc est le sport national des bhoutanais : c'est leur meilleure distraction et sans doute aussi l'un des moyens d'atteindre la concentration parfaite. Dès que la cible, pourtant à peine visible, est atteinte le vainqueur est honoré par une ronde enthousiaste et des chants d'allégresse. Quel bonheur de contempler la joie qui se reflète sur le visage des enfants des Himalayas. Il y a peu de voleurs dans ce pays, encore moins de criminels et pas de drogués. Et pourtant l'on découvre à perte de vue des champs de cannabis. Mais ce chanvre là n'est pas à l'usage des hommes : on s'en sert comme nourriture pour les cochons. On s'en sert aussi, mais cela, je ne le découvrirai qu'après coup pour confectionner d'immenses bâtons d'encens. Effectivement, après avoir brûlé pendant trois heures, il se dégage de ces bâtons une odeur bien caractéristique...

Dans cette contrée moyenâgeuse les juges ne doivent pas avoir trop de travail. Je n'imaginai pas à quel point les pouvoirs religieux, politiques et judiciaires pouvaient être à ce point imbriqués. Un peu partout les cours de district ont leur siège à l'intérieur des monastères (les dzongs), de même que celui des autorités administratives et politiques. Les différentes vallées qui composent le Bhoutan sont toutes centrées autour d'un dzong dont les activités sont centralisées au Tashichoedzong, le dzong de Thimphu (capitale du Bhoutan), qui est en même temps le palais royal où vit et siège le roi et son gouvernement. Toute la vie du pays, religieuse, artistique, politique et judiciaire est donc centrée sur les dzongs. Le Bhoutan est aujourd'hui encore une théocratie dirigée d'une part par le roi qui représente le pouvoir temporel, d'autre part par le Jey Khempl qui représente le pouvoir spirituel : à la différence des dalai-lamas qui se succèdent par réincarnation, celui-ci est choisi parmi les membres du haut clergé et sa désignation doit être ratifiée par le roi. L'Assemblée Nationale,

à l'image de nos anciens Etats Généraux, est composée pour une part de représentants élus par le peuple, pour une autre part de représentants du clergé et pour la dernière part de personnalités nommées par le roi. Quant au gouvernement, ou plus exactement le conseil privé du roi, il est composé de neuf membres nommés pour trois ans : six par l'Assemblée Nationale, deux par le roi et enfin un représentant du clergé choisi par l'Assemblée.

Les bhoutanais, comme tous les peuples gais, aiment le chant et la danse. La religion imprègne tous les arts et c'est sans doute au Bhoutan que se sont le mieux préservées les danses et les musiques sacrées. Comment oublier la grâce de ces danseurs aux robes bariolées, portant des masques colorés représentant tous les dieux et démons du panthéon local ? Ou la fanfare des trompettes et le son des cymbales tibétaines ? Ou le saut fantastique des danseurs exécutant les mudras des rituels archaïques. Comment ne pas être ému par toutes ces représentations de légendes ancestrales où le bien vainc toujours le mal et le héros les démons.

## PARO TSCHECHU

Nous sommes début avril et arrivons précisément pour le grand festival de Paro (Paro Tschchu). L'une des danses qui me marque le plus est celle intitulée « Raksha Mangcham » ou « Danse des démons et du Jugement des morts ». Il s'agit bien sûr d'une illustration du « Bardo », i.e. de ce monde intermédiaire que doit traverser l'homme après la mort, dans l'attente de la venue des Bouddhas qui le guideront vers la terre pure de la non-souffrance. Mais les Bouddhas peuvent assumer aussi bien leur aspect pacifique que leur aspect terrifiant. Aussi ceux qui n'ont pas suivi le dharma au cours de leur existence terrestre risquent fort de prendre peur et de chuter dans un monde inférieur.

Shinje Chogyal, « le roi religieux des morts », le Juge suprême, pèse le poids des actes de la même façon que Yama, le dieu hindou de la mort. Symbolisé par un immense mannequin, il tient à la main le miroir du karma. Assisté du dieu blanc et du démon noir (i.e. le bon et le mauvais génie de chacun), il est également aidé dans sa tâche par toute une cour de rakshasas : Raksh Lango, le ministre de la justice à tête de taureau ; Pago à tête de porc sauvage chargé de tenir le compte des bonnes et des mauvaises actions ; le raksha à tête d'oiseau mythique (khyung) tenant d'une main l'épée qui tranche la racine des trois poissons (l'ignorance, l'envie, la colère) et de l'autre le marteau qui écrase la montagne du péché ; celui à tête de lion qui tient le lacet de l'amour et la chaîne de la compassion ; celui à tête d'ours avec le noeud coulant qui lie la sagesse aux moyens d'y parvenir d'une part et de l'autre la lame qui scie l'égoïsme ; Druelgo, à tête de serpent dont le miroir reflète tous les actes et enfin Telgo à tête de singe qui les pèse sur la balance de la justice.

Tous ces rakshasas pèsent avec équanimité les bonnes et les mauvaises actions des êtres, symbolisés par le méchant Nyalbum et le vertueux Khimdapelkyi. Nul ne peut éviter d'être jugé après la mort. Ceux qui se soumettent au jugement, après avoir subi leur peine et s'être ainsi purifiés, accèdent aux terres pures du paradis. Mais beaucoup ne parviennent pas à comprendre que tout est le résultat de leur mental, que celui-ci soit pur ou impur. On devient bon en faisant le bien et on obtient ainsi le paradis. Les rakshasas sont en fait diverses divinités locales qui ont été assimilées par le bouddhisme. Ceux qui reconnaissent en elles des incarnations du Bouddha sont délivrés du Bardo.

La danse, qui est plus exactement une pièce de théâtre dansée, dure environ deux heures et commence par une longue procession de rakshasas. Shinje Chogyal entre et s'installe sur son trône, suivi du dieu blanc et du démon noir. Le procès commence dès que tous les rakshasas ont pris place devant lui. Après la danse du démon noir, est introduit

Nyalbum, vêtu de noir, le visage recouvert d'un masque de la même couleur et portant sur la tête un chapeau rouge. Pris de peur, il tente de s'échapper et est repris par les rakshasas. Dans son panier, on découvre la tête d'une vache décapitée qui représente le poids de ses pêchés : le juge dépose sur une balance des cailloux blancs pour les bonnes actions et des cailloux noirs pour les mauvaises. Le dieu blanc tente de plaider sa cause alors que le démon noir joue le rôle de l'accusateur public. Condamné par son mauvais karma, le pécheur est entraîné sur un long tapis noir qui mène en enfer.

C'est ensuite le tour du vertueux Khimdapelkyi. Vêtu de blanc, il porte un masque de la même couleur et un drapeau de prière qui symbolise son amour du dharma. A l'issue du procès, des êtres célestes vêtus de brocarts et d'ossements l'entraînent sur le tapis blanc qui mène au paradis. A la dernière minute, le démon noir furieux d'avoir perdu une proie tente de se saisir de lui mais il est sauvé par l'intervention du dieu blanc.

Dans un éclair, il me revient un rêve que j'avais fait l'année précédente, le rêve de « la mort au masque blanc ». Il s'agit de l'un de ces « rêves initiatiques » au cours desquels j'ai le sentiment de quitter mon corps que je vois parfaitement endormi sur mon lit. Je me rappelle avoir ressenti intensément un appel de l'au-delà en provenance de mon père me demandant de passer dans l'autre dimension du réel. Je me revois comme dans un tourbillon m'élever jusqu'aux portes du mystère. Je me souviens d'un immense masque blanc triangulaire qui se dressait là, délimitant la frontière de l'autre monde. Debout, au-dessus de moi, sur un fond de ténèbres opaques, à la façon d'une matrice, passage obligé pour toute renaissance.

Plus tard, je devais faire un autre rêve du même type. Alors que j'étais allongé sur mon lit, une forme subtile vint sur moi pour m'ouvrir la base du crâne, au-dessus de la nuque, à l'aide d'une sorte de poinçon. Je me retrouvais en train d'escalader un escalier à colimaçon qui se perdait à l'infini. Au sommet de la spirale, je me découvris face à un grand miroir, dans lequel je me contemplai comme pour passer à travers. Mirant mon propre visage, se révélait à moi-même l'intense présence de mon « Je suis ». Comment décrire l'immense frisson de joie qui parcourut alors tout mon être ?

N'appelait-on pas chez nous « miracles » ou « mystères » ces représentations théâtrales qui animaient le parvis des églises et des cathédrales de toute l'Europe au Moyen-Age ; au grand plaisir des badauds ? N'est-ce pas notre propre mystère qui se déroule encore aujourd'hui au Bhoutan, à l'occasion de tels festivals d'art sacré ? Il se dégage de ces danses une telle atmosphère de concentration et de pureté que l'on sent bien que tous les acteurs du drame sont en état de transe, d'intense méditation. Le festival n'est pas un simple jeu, mais l'actualisation de symboles sacrés enfouis au fond de l'inconscient collectif de l'un des peuples les plus religieux au monde. Oubliant sa propre personnalité, l'acteur se transforme et devient effectivement la divinité qu'il incarne. Et il est donc fort désagréable de voir certains touristes, se croyant sans doute à quelque carnaval, se précipiter pour mitrailler la scène à grand renfort de flashes, n'hésitant pas à interrompre les danses ou à demander aux artistes de répéter tel ou tel mouvement.

## LE BARDO THODOL

Ces danses trouvent leur origine dans des textes sacrés découverts au 14<sup>ème</sup> siècle par Karma Lingpa, et notamment celui connu sous le titre de Livre des morts tibétain : le

Bardo Thodol (ou expériences d'après la mort dans le plan du Bardo). Le Bardo Thodol est attribué à Padmasambhava (« Celui qui est né du lotus »), plus connu sous le nom de Gourou Rimpoché (« Précieux Maître »), et est considéré comme l'un des principaux « trésors cachés » par ce dernier dans les collines de Gampo, au Tibet.

Selon les croyances tibétaines, l'âme, plus exactement le principe conscient issu des différentes facultés sensorielles de l'être ordinaire, refuse d'admettre la mort. C'est ce principe qui, induit en erreur par les sens, pose l'existence d'un ego comme une entité stable et indépendante. Pendant quarante neuf jours, ce principe demeure dans le Bardo, état intermédiaire entre la mort et la renaissance. Dans un premier temps, il perçoit la claire Lumière de la pureté primordiale. S'il ne parvient pas à la reconnaître, c'est-à-dire s'il est incapable d'atteindre le niveau de la conscience suprême, il chute dans des états de plus en plus obscurs avant de renaître dans un autre monde. Heureux celui qui est capable de voir son Visage originel : « Les jours où vous voyez votre forme, vous vous réjouissez. Mais lorsque vous voyez vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent ni ne se manifestent, ô combien supporterez-vous ! » (log 84)

On devient ce que l'on pense et on récolte ce que l'on sème. Le destin de l'homme dépend de ses dernières pensées qui sont elles-mêmes la résultante de toutes ses actions : c'est cela que l'on appelle le karma. Toutes les visions qui apparaissent au défunt dans le Bardo ne sont que des hallucinations manifestant les pensées enfouies dans le mental. Tant qu'il n'a pas échappé au plan du Bardo, le défunt reste sujet à toutes les illusions, prisonnier du bien comme du mal. Aucune des divinités qui hantent le Bardo n'a d'existence réelle. Les rakshasas correspondent à des germes de pensées qui forment la conscience de celui qui les perçoit. Les divinités paisibles personnifient les sentiments qui procèdent du cœur et les divinités irritées les raisonnements qui procèdent du cerveau. Le monde est une vaste scène sur laquelle les masques de tous les festivals font et défont le théâtre de la vie et de la mort : « En dehors de tes hallucinations il n'existe ni Seigneur de la Mort. Comprends cela et sois délivré !

Ce que l'homme croit, il le voit. N'est-ce pas le lot commun des mortels que de prendre ses rêves pour la réalité ? Ce qui est vrai dans la vie de tous les jours l'est aussi après la mort. Le musulman verra le paradis de Mahomet et ses houris, le chrétien la Jérusalem céleste, l'hindou le ciel d'Indra ou de Vishnou, le bouddhiste la Terre Pure du Bouddha. Mais tous ces paradis et ces enfers, ces dieux et ces diables, ces anges et ces démons ne sont que des rêves inconsistants, des illusions passagères comme le nuage dans le ciel ou la bulle d'eau sur le courant. Celui qui découvre que tous les phénomènes ont la nature du vide. Il accède ainsi à l'extinction de toutes les soifs, de toutes les passions et des images qu'elles engendrent. Il découvre que le véritable paradis n'est pas à l'extérieur, mais d'abord en lui-même : « Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous » (log 3).

S'éveiller de son rêve : tel est le but de tout le Bardo Thodol. Tel est, en résumé, tout l'enseignement du Bouddha : « Ceux qui reconnaissent le réel comme réel, et l'irréel comme irréel, ceux qui se nourrissent d'idées justes, ceux-là parviennent au réel » (Dhammapada 12).

### **GOUROU RIMPOCHE, « LE SECOND BOUDDHA »**

Le festival de Paro se termine par la contemplation à l'aube de la thanka géante dite de « Thongdroel » (i.e. « dont la vision libère ») de Gourou Rimpoché. Géante n'est pas exagéré quand l'on sait que cette vaste fresque mesure 20m sur 30m et recouvre toute la

façade du temple devant lequel se déroulent les dernières danses. Déployée au milieu de la nuit elle n'est descendue et réenroulée que lorsque les premiers rayons du soleil commencent à percer. Elle ne doit en effet pas être atteinte par la lumière de l'astre du jour. La contempler une seule fois confère, dit-on, la libération. C'est donc une chance que de pouvoir l'admirer car elle n'est exposée qu'une fois par an, à l'occasion du festival de Paro.

Gourou Rimpoché n'est pas seulement l'auteur présumé du Bardo Thodol et de nombreux textes sacrés. Il est surtout le véritable fondateur du bouddhisme tibétain et bhoutanais. Au 7<sup>ème</sup> siècle de notre ère, le roi du Tibet Trisong Detsen décida de rénover le bouddhisme qui jusqu'ici ne s'était développé que très lentement et d'inviter à sa cour les plus grands maîtres indiens. C'est ainsi que sur les conseils du sage Cantarakshita, il fit venir Gourou Rimpoché, réputé pour ses pouvoirs magiques, afin de pacifier les démons qui hantaient le pays et empêchaient la diffusion du Dharma. Celui-ci réussit si bien qu'il devint le symbole de la victoire de la sagesse, de la compassion et de la puissance du bouddhisme. Le roi fut séduit au point de lui offrir comme compagne sa propre épouse, Yeshe Tsogyel.

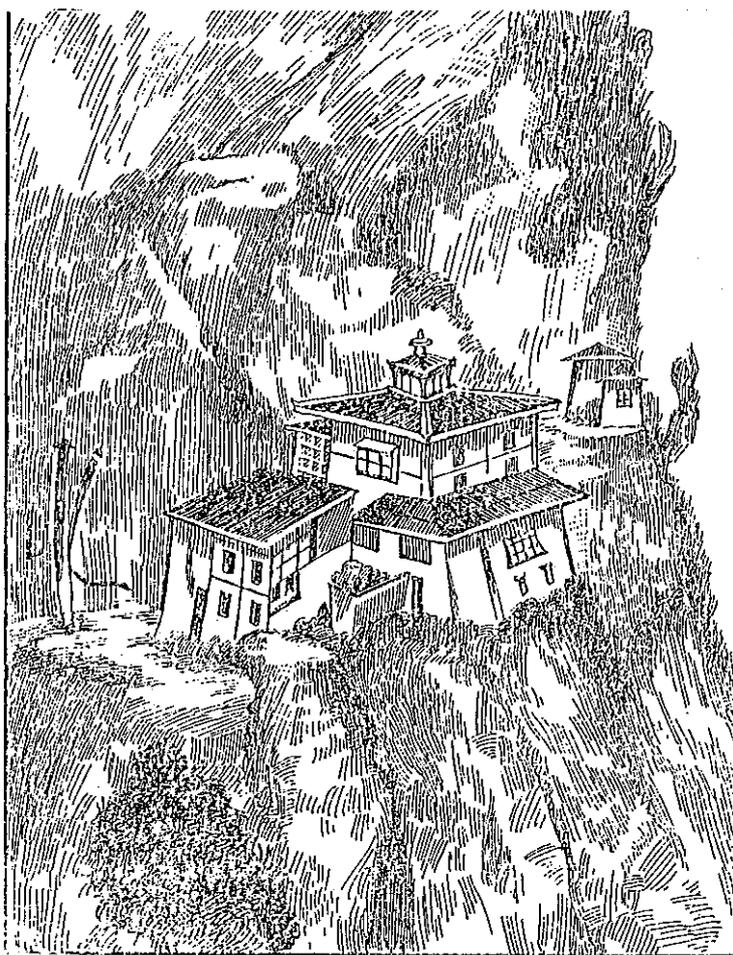
Gourou Rimpoché symbolise également l'une des voies les plus originales du bouddhisme : le Vajrayana ou Véhicule de Diamant. La philosophie du Vajrayana est fondée sur des textes secrets appelés tantras qui correspondent à des enseignements ésotériques donnés par le Bouddha à un petit nombre de disciples proches. Rejetant les distinctions dualistes bien-mal, l'adepte du Vajrayana voit d'abord en tout état psychologique - qu'il soit positif ou négatif - une source d'énergie, en elle-même neutre. Il appartient à l'adepte de l'utiliser à bon escient pour la transformer en force d'éveil.

La renommée de Gourou Rimpoché devait traverser les frontières du Tibet et parvenir jusqu'au Bhoutan. Vers l'an 809, les conseillers du roi du Bumthang (au centre du Bouthan) décidèrent de faire appel à ses pouvoirs surnaturels afin de sauver le roi Sendhaka (Sindhu Raja) du mal qui menaçait de l'emporter. Ayant perdu son fils lors d'une guerre, il en avait perdu la foi et ainsi offensé une divinité locale, Shelging Karpo, qui pour se venger lui avait dérobé son principe vital. Arrivé au Bhumtang, Gourou Rimpoché s'installa non loin au nord de Chakhar sur un grand rocher en forme, à son sommet, d'un foudre de diamant. Après une intense méditation et ayant laissé l'empreinte de son corps sur la roche, il demanda à la fille du roi, qu'il avait prise pour femme, de ramener de l'eau dans une aiguière d'or. Assumant ses huit manifestations, il se mit à danser sur le pré. Et à ce spectacle vinrent assister toutes les divinités, toutes sauf Shelging Karpo.

Il transforme ensuite la fille du roi en cinq princesses, tenant chacune une aiguière d'or à la main que vinrent frapper les rayons du soleil. Réfléchis par l'or, ceux-ci illuminèrent la grotte où se cachait Shelging Karpo. Attiré par cet éclat insolite, ce dernier se déguisa en lion blanc afin de voir ce qui se passait. C'est ce moment qu'attendait Gourou Rimpoché. Se métamorphosant en garoude (l'oiseau sacré servant de monture aux dieux), il fonça sur Shelging Karpo et le força à restituer au roi son principe vital. Il lui fit également promettre de devenir un protecteur du bouddhisme. Pour commémorer cette victoire, Gourou Rimpoché planta alors son bourdon de pèlerin dans le sol. Ce bâton s'enracina et devint un immense cyprès que l'on aperçoit aujourd'hui encore face au temple de Koujé Lhakhang, dédié au « Précieux Maître ». C'est ce temple qui conserve le rocher sur lequel est censé s'être imprimée l'empreinte de son corps. A gauche de l'entrée du temple, nous remarquons deux trous dans la montagne qui symbolisent le chemin de la purification. Il suffit de pénétrer par l'un des trous, de ramper en se tortillant du mieux que l'on peut dans le tunnel et de ressortir par l'autre trou. Si quelqu'un n'y parvient pas et reste coincé, c'est dit-on qu'il est retenu par le poids de ses fautes. Nous tentons l'expérience et heureusement parvenons tous à bon port ! Qu'il est bon d'avoir confiance en soi et amusant de se prêter au jeu des croyances

populaires ! Quant à la source miraculeuse que fit jaillir Gourou Rimpoché, elle existe toujours et est fort réputée par ses vertus, attirant les pèlerins à la façon de ceux de Lourdes. J'en ramène un thermos dont je distribuerai le contenu aux amis une fois rentré chez moi.

Shelging Karpo est devenu la divinité de Koujé. Gourou Rimpoché réussit à réconcilier les deux rois ennemis qui signèrent un traité de paix à Nabji, quelque part dans les Montagnes noires. Le pilier qui commémore l'événement est l'un des plus anciens monuments de l'histoire religieuse du Bhoutan. Depuis le complexe de Koujé, une route en macadam nous mène le long de la rive gauche de la rivière au Djampé Lhakhang, i.e. au temple de Maitreya (le Bouddha de l'avenir). Le point fort de notre pèlerinage sera la visite du Chorten Lha Khang qui contient le stoupa au sein duquel sont conservés les restes de Benchen Desi, le chapelain du roi du Bhoutan. Le roi avait invité le Karmapa qui, ne pouvant se déplacer, lui envoya l'un de ses proches considéré comme son double. Très estimé, ce dernier mourut vers 1940. Or celui qui nous sert de guide ce jour là, Benchen Khempo, est précisément la réincarnation de ce grand conseiller ! Reconnu peu de temps après sa naissance comme un toulkou, il suivit une éducation traditionnelle auprès du 16<sup>ème</sup> Karmapa à Tsourphou au Tibet. Après l'invasion chinoise, il se réfugia au Bhoutan et demanda au Karmapa l'autorisation de mener une vie laïque. C'est la première fois que quelqu'un me fait visiter le propre tombeau dans lequel il est enterré ! Habituellement il n'est pas possible de prendre de photos, mais comme nous avons l'autorisation du principal intéressé, alors pourquoi hésiter à prendre Benchen Khempo posant devant le stoupa qui lui est consacré.



Yves MOATTY

(à suivre)

Taksang Monastery



## L'ANGE

### COMMENTAIRES (suite)



#### TROISIEME ELEGIE

Il est un chant pour honorer l'aimée, un autre, hélas !  
pour évoquer ce dieu obscur, ce dieu coupable,  
le dieu-fleuve du sang.

L'amant qu'au loin elle reconnaît, que sait-il  
du seigneur du désir, qui dans sa solitude,  
avant qu'elle ne l'apaise, ou comme si elle n'était pas,  
relève - ah, ruisselant de quel inconnaissable ! -  
sa tête en invitant la nuit à d'infinies révoltes ?  
O Neptune sanglant ! O terrible trident !  
Sombre souffle de son sein exhalé d'une conque !  
Écoute, écoute comme la nuit se creuse.  
Et ce désir qui pousse l'amant jusqu'à l'aimée  
nous vient-il des étoiles ? Et ce regard qu'il plonge  
dans ses yeux purs, vient-il de l'astre pur ?

Ce n'est pas toi, hélas ! et ce n'est pas sa mère  
qui avez pour l'attente tendu l'arc de ses sourcils.  
Et ce frisson de joie qui danse sur ses lèvres  
ne lui vient pas de toi, qui vibres à son contact.  
Crois-tu vraiment qu'il se serait ému  
à ton pas plus léger que la brise du matin ?  
Et si tu as jeté le trouble dans son cœur,  
tu réveillais en lui des peurs bien plus anciennes.  
Appelle-le ! Tu ne peux l'arracher à l'ombre qui l'habite.  
Il le veut, c'est vrai ; et devenu léger,  
il demeure en ton cœur où tout pour lui commence.  
Mais peut-on parler pour lui d'un commencement ?  
O Mère, toi qui lui donnas vie, toi qui le façonnais,  
tu le connus enfant, et dans son regard vierge,  
écartant l'étranger, tu déversais le monde ami.  
Qu'il est bien loin le temps où ton apparition légère  
savait le préserver du chaos bouillonnant !  
Que de choses ne lui as-tu pas cachées ? Toi, tu apprivoisais  
les ombres de sa chambre ; du refuge de ton cœur  
tu puisais pour ses nuits un peu d'humanité.  
La veilleuse dans le noir, ce n'était pas la lampe  
mais la clarté diffuse de ta présence amie.  
Dès qu'une latte craquait, tu souriais sans crainte,  
comme si toi tu savais quand le parquet jouait...  
Il écoutait puis se calmait. Tu te levais, et sur lui  
ta tendresse avait tant de pouvoir.  
Dans le manteau, derrière l'armoire son destin s'enfuyait,  
et son avenir inquiet se coulait dans les plis du rideau.

Lui reposait en paix, en gardant ton image  
sous ses paupières closes aux portes du sommeil.  
Il semblait protégé. Qui donc au fond de lui veillait ?  
Qui retenait en lui le flot des origines ?  
Pas la moindre prudence ne l'habitait !  
Dormeur, n'as-tu pas peur de la fièvre des rêves ?

Lui, tout neuf, tout craintif, était déjà captif  
des lianes envahissantes de ses vagues intérieures,  
qui en s'enchevêtrant dessinaient en fuyant  
des monstres menaçants ! Comme il s'abandonnait ! Aimait !  
Aimait son monde intérieur, cette jungle sauvage,  
forêt vierge disparue en silence, sur laquelle rayonnait  
la lumière verte de son cœur ! Aimait !  
Il s'enfonça toujours plus loin dans ses propres racines,  
remontant par delà sa naissance, qui avait survécu.  
Plongea avec amour dans le sang d'avant l'âge,  
au gouffre d'épouvante que hante l'ancestral.  
Tant les monstres lui faisaient des signes de connivence.  
L'horreur même souriait... O Mère, lui as-tu jamais fait  
d'aussi tendre sourire ? Pourquoi n'aurait-il  
aimé ce qui lui souriait ? O Mère, bien avant toi,  
c'est cela qu'il aima. Car quand tu étais grosse,  
l'horreur flottait dans l'eau qui baigne tout embryon.

Notre amour ne vit pas comme vit celui des fleurs  
l'espace d'une saison ; car dès que nous aimons  
en nous monte une sève venue du fond des temps  
O jeune fille, songe que ce que nous aimons en nous  
n'est pas un être unique ou à venir,  
mais un bouillonnement infini ; non pas un seul enfant  
mais tous les pères qui dorment au fond de nous  
comme un mont abattu, et toutes les mères de jadis  
comme le lit asséché d'un fleuve. Paysage muet  
sous le poids du destin fait de nuages ou de lumière :  
tout cela, jeune fille, était bien avant toi !

Et toi-même que sais-tu ? Du sein de ton amant, tu fis  
surgir la nuit des temps. Les passions des défunts  
resurgissaient soudain ! Quelles sont ces femmes  
qui jadis te haïrent ? Qui sont ces hommes ténébreux  
qui se sont bousculés dans les veines du jeune homme ?  
Tant d'enfants morts voulaient venir à toi...  
O doucement, très doucement, fais pour le rassurer  
l'un de ces gestes quotidiens qu'il affectionne.  
Conduis-le au jardin et fais-lui don  
de tout le poids du mystère de la nuit...  
Ah ! garde-le !...

## COMMENTAIRES

Le début de la Troisième Elégie est placé sous le signe de Neptune, *dieu de la mer sans limites* selon Virgile, à l'image de l'inconscient collectif dans lequel baigne notre propre origine. Toute l'Elégie est un hymne au désir amoureux, qui pousse l'homme vers la femme, mais aussi à l'amour maternel, au désir nostalgique du grand retour au ventre de la Mère (regressus ad uterum).

Neptune gouverne le subconscient. Il est, selon G. Holley, le *symbole de l'Unité vers laquelle tend tout être, plus ou moins consciemment, et avec les facultés dont il dispose suivant le stade d'évolution auquel il est parvenu* (*Comment comprendre votre horoscope, éd. Du Rocher*). L'Océan symbolise à la fois l'Un, la matrice originelle de toute vie et la multiplicité de celle-ci, lui qui par le jeu infini des vagues crée et sans cesse détruit l'illusion de formes distinctes éphémères.

Neptune a le pouvoir de créer les tempêtes en hurlant ou en frappant la mer de son trident qui représente la manifestation active des eaux. En Inde les trois dents du trident, arme

du dieu Shiva, sont les trois temps (passé, présent et avenir) ainsi que les trois modes de la manifestation universelle : elles correspondent alors aux trois fonctions de création, de préservation et de destruction de l'univers.

La conque, symbole de l'origine de toute existence, est l'un des attributs du dieu Vishnou. Elle a la forme d'une spirale qui se développe à partir d'un point primordial. Provenant des eaux de l'Océan, elle est utilisée comme instrument de culte, car elle produit un son associé au son originel, au Verbe créateur. « Bouche chantante » des dieux, la conque transmet l'énergie divine capable de restaurer l'ordre cosmique menacé par les puissances du désordre. Elle permet de remonter le temps jusqu'à l'origine qui renferme toutes les possibilités. Au delà du temps et de l'espace, il existe un point subtil à partir duquel tout peut recommencer. Le son de la conque évoque la mer, source de toute vie : *Les Indiens anciens rêvaient d'un océan de lait, mais plus profondément encore, la trompe marine ramène vers l'amnios d'un sein universel, vers l'oeuf primordial en lequel s'élaborent toutes choses. Les terreurs de la nuit qui commencent s'effacent dans la certitude du ventre retrouvé...* (M. Cocagnac, *Les racines de l'âme indienne*, A. Colin, p. 89).

Sur l'océan immuable des origines surgit une onde, un mouvement, une vague. C'est ce mouvement qui est la source mystérieuse de tout ce qui existe. Selon l'Atharva Véda, la terre fut à l'origine une simple onde au sein de l'océan. Elle se solidifia peu à peu de même que du lait, par simple barattage, peut surgir le beurre. Et pour le Rig Véda, la cause même de ce mouvement n'est autre que le désir, qui porte en germe le mental :

*A l'origine les ténèbres couvraient des ténèbres,  
tout ce qu'on voit n'était qu'onde indistincte.  
Enfermé dans le vide, le Devenant,  
l'Un prit alors naissance par le pouvoir de la Chaleur.  
D'abord se développa le Désir,  
qui fut le premier germe de la Pensée...* (Le Véda, *Les Deux Océans*, p. 331).

Tout naît d'une chaleur primordiale. Tout naît du désir. C'est ce même feu vital qui brûle dans tous les corps. Reflet de l'amour divin qui *meut le soleil et les astres* (Dante), le désir amoureux cause l'attraction des deux sexes. Il n'y a en réalité qu'une seule et même énergie, de la terre aux étoiles : « ce désir qui pousse l'amant jusqu'à l'aimée nous vient-il des étoiles ? Notre corps lui-même n'est-il pas constitué, dit-on d'une poussière d'étoiles ? Dans l'Atharva Véda (9.2), Kama, le Seigneur du désir, est appelé le dieu suprême, le moteur de la création. Divinité du mental, Kama naît de nul autre que de lui-même. Bien que non-né, il surgit des eaux primordiales de l'Être immense :

*Kama est né le premier ;  
Ni les Dieux ne l'ont atteint, ni les Mânes, ni les hommes.  
De tout cela tu es l'aîné, grand en tous sens,  
et je te fais hommage, ô Kama.* (Le Véda, *Les Deux Océans*, p. 232)

La Troisième Elégie semble évoquer une forme de descente aux enfers du poète vers les bas-fonds de son inconscient : *il s'enfonça toujours plus loin dans ses propres racines*. Et c'est le choc de l'amour, de la rencontre avec la femme qui ici provoque cette plongée : *et si tu as jeté le trouble dans son cœur, tu réveillais en lui des peurs bien plus anciennes*. La femme devient l'initiatrice. Pour Dante également, l'amour d'une Béatrice l'avait conduit des portes de l'enfer jusqu'aux plus hautes sphères. L'amour est le plus grand pourvoyeur d'émotions : *dès que nous aimons, en nous monte une sève venue du fond des temps*. Levant les voiles qui nous dissimulent les profondeurs cachées de notre être, il nous contraint en un éclair à récapituler l'intégralité de notre vécu. Ce vécu ne se limite pas à une seule vie, mais à la totalité de toutes les vies qui ont pu être les nôtres, et cela depuis la nuit des temps. L'enfant qui naît n'est jamais totalement neuf, il est l'héritier de toute une chaîne d'actes (ce que l'on appelle karma en Inde). Ainsi, sans le savoir je suis bien plus vieux que moi-même puisque je porte dans mon corps le poids de tous les âges : *J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans* (Baudelaire). Pour Rilke : *notre propre destin, en nous, ne cesse de se faire à la fois invisible et plus présent\**. Tout ce que nous sommes est en nous, avant nous :

*Paysage muet*

*sous le poids du destin de nuages ou de lumière :  
tout cela, jeune fille, était bien avant toi !*

Comme l'enfant qui rêve, protégé par sa mère, le poète, tel l'initié, expérimente un véritable « regressus ad uterum » qui lui permet de remonter jusqu'à sa propre origine, résumant ainsi la vie de tous ses pères et de toutes ses mères : *tous les pères qui dorment ... et toutes les mères de jadis*. Les Upanishads appellent samsara ce cycle

(\*) lettre du 13/11/1925 à Witold von Hulewicz, Correspondances. Seuil

incessant des morts et des renaissances, ce va et vient permanent qui ne fait que nous ramener à des formes d'existence déjà vécues :

*L'enfant qui suce le sein de sa mère connaît la joie : c'est le même sein qu'il avait tété dans une vie antérieure !*

*L'homme prend du plaisir dans la matrice de son épouse : c'est dans cette même matrice qu'il fut conçu dans une vie antérieure !*

*Celle qui fut la mère est aujourd'hui l'épouse, et l'épouse demain sera mère à son tour !*

*Celui qui fut le père est aujourd'hui le fils et le fils demain sera père à son tour !  
(Yogatattva Upanishad, in Upanishad du Yoga, Idées. Gallimard).*

L'amant, le poète semble revivre cette longue errance dont l'origine ne peut être déterminée. Une telle ouverture des barrières de l'inconscient provoque en lui un sentiment de peur, de terreur, d'épouvante : peur de la mort, peur de se perdre, incapacité pour l'être limité de concevoir ce qui semble illimité, recul devant le « gouffre d'épouvante que hante l'ancestral ». Réaliser le caractère universel de la souffrance ne peut qu'engendrer un sentiment d'effroi. Telle est la première des vérités enseignée par le Bouddha : *Inconcevable est le commencement de ce samsara, impossible à découvrir est le premier pris au piège du désir, se ruent et se pressent dans la ronde des renaissances. Et ainsi pendant de longs âges vous avez enduré la souffrance, enduré le tourment, enduré l'infortune et rempli les cimetières entiers...* (Samyutta Nikaya, 14,2 in La Parole du Bouddha, Maitteu, p. 30).

Dans la Troisième Elégie, la femme est l'occasion de cette prise de conscience. La femme est la jeune fille qui incite à l'amour. Elle est la mère qui conçoit et protège l'enfant. Elle est l'initiatrice qui lui donne sa seconde naissance. C'est à travers la femme que l'homme peut accéder à lui-même. La descente aux enfers suppose une dissolution progressive du petit moi, uné mort de l'ego mais cette mort est prélude à une renaissance. Mort et naissance, obscurité et lumière ne sont que deux faces d'un seul et même processus dont la femme détient la clef. Un peu comme dans les poèmes à la nuit :

*Que j'aie été jadis ou que je sois, qu'importe : tu t'avances, toi,  
et passes au-dessus de moi, obscurité infinie de lumière.*

(Rilke, Poèmes à la nuit, Verdier)

Si dans la Troisième Elégie, la femme ne semble pas avoir conscience de son rôle, c'est que son rôle est éternel. Elle est celle qui déclenche le choc, qui permet la plongée dans les eaux ténébreuses de l'inconscient et elle est aussi celle qui protège des conséquences redoutables d'une telle descente, celle qui donne le courage d'affronter les périls de ce voyage aux confins de soi-même : *La figure de la mère est étroitement liée à l'exploration de la nuit - variante de l'inconscient-... La troisième Elégie reprend le thème de la descente dans les profondeurs, associée à la mère, ou plutôt aux deux aspects de la mère : l'un rassurant, l'autre terrible. Dans ce poème un flot à contre-courant entraîne le jeune homme vers les origines : le désir pour l'aimée le déclenche, mais il n'en est pas le commencement. En amont se trouve la mère, rassurante, bienveillante et nommée...* (Véronique Tamas, La souffrance dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge). La mère qui donne la vie est aussi celle qui donne la mort. Mais toujours elle reste la protectrice par excellence, car elle est la gardienne des portes du mystère :

*...fais-lui don  
de tout le poids du mystère de la nuit !  
Ah ! garde-le !*

## QUATRIEME ELEGIE

Arbres de la Vie, quand vient pour vous l'hiver  
Nous ne sommes pas en harmonie et nous ne savons pas  
voler à l'unisson comme l'oiseau migrateur.  
Nous qui sommes à la traîne voulons nous envoler au vent  
mais retombons au loin dans un étang indifférent.  
A nos yeux tout fleurit, tout flétrit, en même temps.  
Il est pourtant des lieux où marchent encore des lions  
qui dans leur majesté ignorent la déchéance.

A peine saisissons-nous la plénitude de l'Un  
que déjà en nous-mêmes nous sommes divisés.  
L'autre nous semble hostile. Et les amants eux-mêmes  
trouvent en l'autre une limite, eux qui rêvaient  
d'espaces, de quête lointaine et de terre natale.  
A peine pouvons-nous voir une image fugitive  
sur un fond de contraste. Avec nous cela est clair :  
que pouvons-nous connaître de toute sensation  
sinon ce qui du dehors la façonne ?  
Au théâtre du cœur, qui n'a jamais guetté  
le rideau qui se lève sur la scène des adieux ?  
On ne peut se tromper. Un jardin familier  
à la brise légère. Et l'on voit le danseur.  
Non ! Pas lui ! Assez ! Malgré tant de sveltesse  
ce n'est rien qu'un bourgeois qui s'étant travesti,  
s'il veut rentrer chez lui, traverse la cuisine.  
Je ne veux plus de masques tout creux à l'intérieur,  
j'aime mieux le pantin qui est fait de bois plein.  
Pantin que je supporte avec son fil, avec sa face  
faite d'apparence. Nous y voilà. J'y suis.  
Même si tout est fini et que les feux s'éteignent,  
laissant jouer sur scène le vide et la poussière,  
et même si près de moi ne reste aucun de mes aïeux muets,  
nulle femme ni l'enfant qui louche de son œil brun :  
je resterai pourtant. Car je sais que toujours  
il y aura quelque spectacle à suivre.

Père, n'ai-je pas raison ? Toi qui, goûtant la mienne,  
trouvais la vie amère et, me voyant grandir,  
goûtas le ferment trouble de ma prime vocation.  
Toi qu'intriguait le goût d'un avenir étrange,  
cherchas la certitude au flou de mon regard.  
Toi qui depuis ta mort connais souvent la peur  
au cœur de mon espoir et qui pour mon humble destin  
renonces à la sérénité que partagent les morts  
au royaume de la paix : dis, n'ai-je pas raison ?  
Et n'ai-je pas raison ? dites, vous qui m'avez aimé  
pour cet élan d'amour qui me portait vers vous  
mais que moi je fuyais car dès lors que j'aimais  
l'espace où s'ouvrait votre face je le voyais  
se fondre dans l'espace infini où vous disparaissiez...

N'ai-je pas raison enfin si j'ai désir d'attendre  
devant ce décor de théâtre ? ou plutôt  
d'être tout entier regard, si intense qu'à la fin,  
pour le combler, un ange donne vie aux pantins.

Ange et pantin : c'est enfin le spectacle !  
Alors se trouve uni ce qui par nous fut désuni,  
et par delà le cycle éphémère des saisons

s'enroule tout le cycle des grandes transformations.  
Plus haut et mieux que nous à son jeu l'Ange joue.  
Ceux qui meurent ignorent-ils que tout est pur prétexte  
dans ce spectacle qu'ici-bas nous donnons ?  
Rien n'est la chose elle-même. Heures bénies de l'enfance  
où derrière les visages il y avait bien plus que le passé  
et devant nous pas encore le futur.  
Et nous en grandissant avons hâte d'être grands :  
était-ce pour plaire à ceux qui n'avaient rien de plus  
que d'être déjà grands ? Nous avons cependant,  
sur notre route solitaire, la joie que donne tout ce qui dure,  
et nous tenions là, dans l'intervalle entre  
le monde et le jouet, en ce lieu créé dès l'origine  
pour l'événement pur.

Qui nous montrera où se trouve l'enfant ?  
Qui lui assignera sa place dans l'astre pur ?  
Qui remettra entre ses mains la mesure des distances ?  
Qui osera pétrir comme un pain dur et gris,  
la mort de l'enfant ? Ou qui d'une belle pomme  
ne lui laissera qu'un trognon dans la bouche ?...  
Comprendre l'assassin est chose si facile !  
Mais contenir la mort, si doucement la contenir  
et la porter en soi dans sa totalité  
avant même d'être en vie, sans ressentir d'aigreur,  
cela est ineffable.

*Cher Yves,*

*Je t'adresse ci-joint la traduction du texte allemand que tu m'as transmis.*

*J'y ajoute quelques réflexions sur cette 4<sup>ème</sup> Elégie qui me semble représenter un sommet dans l'œuvre de Rilke. Une véritable cosmologie s'en dégage. Et les points de correspondance avec l'Évangile selon Thomas s'y révèlent nombreux, bien qu'inconscients. J'en souligne quelques uns, mais le vrai travail reste à faire : « Devenir tout entier regard pour que l'ange vienne comme acteur » et accomplisse son travail d'initiation... Beau travail en perspective pour toi. Mes réflexions et les tiennes se confondent. Je te l'ai dit, il n'y a pas de « propriété littéraire ». Du reste, l'ange dit tout au poète. Si l'accueil correspond au don, c'est le constat ineffable de celui qui est désert. Si quelque chose te convient, tu peux donc le prendre...*

*Emile (lettre et textes suivants du 22/02/95)*

Voici ma traduction du passage de la 4<sup>ème</sup> Elégie :

« Ins aber, wo wir Eines meinen, ganz,  
ist schon des andern Aufwand fühlbar. Feindschaft  
ist uns das Nächste. »

« Nous cependant, dans la plénitude de l'Un,  
à peine le réalisons-nous que déjà nous sommes  
sous l'emprise de la division ».

Cette traduction me semble dans la ligne de la cosmologie du poème. Dans cette élégie, Rilke nous donne sa vision du monde (Weltanschauung).

Au départ, il y a l'Arbre de Vie qui ne connaît pas les saisons de l'homme (voir log 19) : « *Nous ne sommes pas accordés, ni avertis* ». La nature l'est (les oiseaux, les lions...).

Pourtant nous avons pressenti que nous étions Un à l'origine.

Les épreuves se succèdent. Le danseur n'est finalement qu'un bourgeois. Le pantin ? J'en suis un. Pourtant « *Je resterai quand même. Il y a toujours à voir* ». Le père, une déception de plus...

Devenir tout entier regard pour que l'ange vienne comme acteur.

Angé et pantin : c'est enfin le spectacle, mais le jeu de l'ange nous dépasse : « *Rien n'est la chose même* ». Il n'y a plus de passé, ni d'avenir. Et pourtant ceux qui goûtent ce qui demeure sont solitaires.

Mais qu'est-ce qui demeure ? Tout ce qui est créé meurt : « *Il faut avoir en soi la mort en sa totalité avant même d'être en vie* », comme le tout petit enfant, sans aigreur. La mort du multiple dans la plénitude de l'ange : « *Toute la mort qu'on doit contenir dès avant la vie, si doucement la contenir. C'est ineffable* ».

*Le tout est sorti de moi,  
et le tout est parvenu à moi.*



Dans l'Evangile selon Thomas, Jésus fait allusion aux arbres de la Vie :

*Vous avez en effet cinq arbres dans le paradis  
qui ne bougent ni été ni hiver  
et leurs feuilles ne tombent pas.  
Celui qui les connaîtra  
ne goûtera pas de la mort. (log 19)*

Les textes gnostiques font état des cinq arbres du paradis qui symbolisent l'Homme originel. Ces cinq ne sont que l'expression multipliée de l'Arbre de Vie qui donne l'immortalité : *Personne de ceux qui s'en nourrissent ne peut mourir (Nag Hammadi II.3 73. 22-23)*. L'arbre est en dehors du temps : *Je suis l'arbre universel de la totalité et de l'identité... La main de l'Un m'a planté dans le jardin de l'éternité aussi suis-je protégé des vicissitudes du Temps (Ibn Arabi, Le Livre de l'Arbre, Les Deux Océans, p. 54)*. C'est pour empêcher l'homme de s'en saisir que Dieu chasse Adam de l'Eden : *Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, grâce à la science du bien et du mal ! Maintenant il faut éviter qu'il étende sa main, prenne aussi de l'Arbre de Vie, en mange et vive à jamais (Genèse III,22)*. Goûter de l'Arbre de Vie c'est s'identifier à l'Arbre lui-même, c'est accéder à son propre centre et s'éveiller à la Vie divine. Puisque l'Arbre est l'archétype de l'Homme cosmique, il est le symbole de notre propre origine, de notre Innocence perdue. Le contempler, c'est découvrir notre Visage d'avant notre naissance :

*Les jours où vous voyez votre forme  
vous vous réjouissez.  
Mais lorsque vous verrez vos modèles  
qui au commencement étaient en vous,  
qui ne meurent ni se manifestent,  
combien supporterez-vous ! (log 84)*

Cet arbre des merveilles porte en Inde le nom de Parijata, « celui qui donne la prospérité et qui exauce tous les vœux ». Issu du barattement de la mer de lait et surnom l'arbre corail, il est l'un des cinq arbres du paradis. Il est la propriété de Shachi, l'épouse d'Indra : *D'or était son écorce, était-il dit dans le Vishnu Purana... de jeunes feuilles fraîches écloses couleur de cuivre et des branches couvertes de fruits odorants rehaussaient sa beauté*. Krishna réussit à vaincre Indra et à s'emparer de l'arbre. Il décide de le ramener sur terre et de le transplanter à Dvaraka, dans le jardin de son épouse Satyabhama, afin que tous puissent en bénéficier : *La, à une lieue à la ronde. En l'approchant, on pouvait alors retrouver les souvenirs d'une existence antérieure. Ainsi, tournant leur face vers cet arbre,*

*les Yadava se contemplèrent eux-mêmes dans leur forme céleste (Vishnu Purana, 5,31, in M. Cocagnac, Les racines de l'âme indienne, A. Colin, p. 97).*

L'Arbre de Vie ne connaît pas les saisons. Il est le centre du monde. Synonyme d'équilibre et d'harmonie, de paix et de sagesse, il est selon le Pasteur d'Hermas *la Loi de Dieu donnée au monde entier. C'est lui qui relie le ciel et la terre et permet la communication entre les mondes : Quel était donc le bois et quel était l'arbre d'où l'on a charpenté le Ciel et la Terre. (Rig Véda 10.81)*. Celui qui s'identifie à l'Arbre diffuse la paix et l'harmonie autour de lui. Il est le centre autour duquel toute la création retrouve son unité. Ainsi par exemple de Jésus : *Et les oiseaux se réunissaient autour de lui et faisaient bon accueil par leurs chants ; et d'autres créatures venaient à ses pieds, et il leur donnait à manger et tous prenaient leur nourriture de ses mains (Evangile des Douze 34,3, Courrier du Livre)*. Le poète aussi réalise cette unité :

*il faisait un avec toute chose ;  
car tout ceci : ces profondeurs, ces prés  
et ces eaux étaient son visage. (Rilke, La mort du Poète, in Poésie, Seuil, trad. L. Gaspar, p. 177)*

Dans le paradis terrestre, tous les êtres vivaient en paix : *A toute bête sauvage, à tout oiseau des cieux, à tout ce qui rampe sur la terre, à tout ce qui a en soi âme vivante, j'ai donné toute herbe verte en nourriture (Genèse 1,30)*. Mais depuis qu'Adam en a été chassé, la désunion s'est installée et même l'homme est devenu pire qu'un loup pour l'homme. Nous avons perdu cet état d'harmonie qui nous reliait au ciel. Nous avons occulté tout souvenir de notre origine divine et sommes devenus de perpétuels révoltés. Nous avons oublié que nous sommes partie d'un tout bien plus vaste que notre personne. Les animaux, eux, restent soumis aux lois de la nature. C'est une merveille que de voir les oiseaux migrateurs parcourir les océans et les continents comme unis en un seul élan. Le lion, à la différence de l'homme, n'a rien perdu de sa superbe ni de sa majesté. Le lion symbolise le « monakhos », qui bien que solitaire est le roi de l'univers : *Les lions ne vivent pas en bandes, ni les sadhus en groupes (Kabir)*. Comme la panthère du célèbre poème de Rilke, le lion n'est que force et puissance :

*c'est comme une danse de forces autour d'un centre  
où se tient engourdie une volonté puissante. (Poésie, Seuil, trad. L. Gaspar, p. 184)*

Même s'il se croit prisonnier du monde, l'homme garde en lui-même la nostalgie des origines. Sans le savoir c'est toujours le paradis perdu qui est le but de sa « quête lointaine ». Il se souvient : *qu'une fois au moins nous avons fait partie de l'Un (Rilke)*. Ce sentiment d'être sous l'emprise de la division n'est-il pas, du point de vue métaphysique qu'une simple illusion ? Autre que Lui n'est pas » dit Balyani dans l'Épître sur l'Unicité Absolue. Même si nous n'en avons pas conscience, nous sommes toujours dans la plénitude de l'Un. L'Un est omniprésent mais c'est le deux que nous voyons. L'un est, seule l'ignorance nous le voile. Dès que surgit la première pensée, dès que nous créons le moindre concept à son sujet, nous sommes déjà dans la dualité : *S'en éloigne-t-on de l'épaisseur d'un cheveu, c'est comme un gouffre profond qui sépare le ciel et la terre (Sin sin ming)*. Le mental tente toujours de reprendre le dessus en interprétant à son niveau ce qui ne relève pas du domaine de la pensée : *Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous (log 11)*. Parce que nous nous croyons autre que Lui, nous voyons l'autre comme différent. Avec cette vision erronée naissent tous les sentiments de division, d'inimitié, d'hostilité. Tout vient de la pensée et sous nos yeux se déroule le spectacle du monde. Il nous reste à apprendre à voir pour n'être que pur témoin : *Si l'œil ne dort pas, les rêves s'évanouissent d'eux-mêmes (Sin sin ming)*.

*De même que l'araignée secrète et résorbe son fil... ainsi de l'Immuable, émerge l'univers phénoménal dit la Mundaka Upanishad (I,1,7)*. Derrière les phénomènes, il y a ce qui les dirige. Nous sommes comme des pantins. Nous croyons agir alors que nous sommes agis. Nous croyons être acteurs alors que nous ne faisons que suivre le fil de notre destin : *Le monde est une vaste pantomime dont nul ne peut s'échapper (Kabir)*. Si nous réalisons que l'Ange est le véritable acteur, alors nous découvrons le spectacle dans sa totalité, alors nous réunissons ce que nous avons désuni : *Sache que l'action provient de Brahma et que Brahma est né de l'impérissable, dit Krishna dans la Bhagavad Gita (III, 15)*. Mais nous ne pouvons réaliser cela que si le vide se fait en nous, comme après la fin du spectacle lorsque toute image disparaît de l'écran : *Si le mental ne se perd pas dans les différences, les dix mille choses ne sont plus qu'identité unique (Sin sin ming)*. Lorsque comme l'enfant nous abolissons le temps, lorsque nous devenons tout entier regard, alors l'Ange en nous

peut se révéler et accomplir son travail d'initiation : C'est le Spectateur qui, en dernier ressort, perçoit réellement, et ce Spectateur, nul ne saurait le percevoir (Drg Drçya Viveka). Le jeu de l'Ange nous dépasse et nous comble à la fois :

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière (log 83).*

Mourir pour renaître à l'enfance. Trouver ce qui demeure et nous donne la joie. Redevenir comme le petit enfant et découvrir *le trésor qui ne périt pas, qui demeure là où la mite ne s'approche pas pour manger et où le ver ne détruit pas (log 76)*. Trouver l'instant, l'éternel présent, l'intervalle originel créé pour l'événement pur. Porter en nous notre propre mort qui fait de nous un être unique en donnant tout son sens à notre existence. Aimer notre mort, l'accepter, la laisser accoucher en nous, c'est ouvrir les portes du mystère, c'est retrouver notre centre. Et cela est ineffable :

*Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille,  
mais le fruit qui est au centre de tout  
c'est la grande mort que chacun porte en soi.*

*(Rilke, Livre de la pauvreté et de la mort, Actes Sud, trad. A. Adamov, p. 20)*

Yves MOATTY  
(à suivre)



**Q**ue le Réel soit ! Que la pensée s'efface !  
La pensée est superficielle.

L'intime conviction est ce qui se trouve en profondeur.

Chez le non-initié, l'intime conviction est le dualisme, l'être séparé. Même si, au-dessus, la pensée s'approprie les paroles de la Gnose, la vérité demeure dans la profondeur. A moins que la Parole de Gnose ne parvienne à descendre et ne s'approprie l'intime conviction. Alors, même si, au-dessus, la pensée n'arrive pas encore à y croire, la vérité demeure dans la profondeur. Alors l'essentiel est radicalement changé. La misère, la peur, le devenir ne sont plus. La mort et la naissance, non plus. Et ceci, quel que soit le déroulement des événements.

La surface de l'océan cache au marin l'océan lui-même et ce qui s'y trouve. La pensée cache aux hommes la Vie qui se trouve ici. Il faut à l'homme et au marin une aptitude à l'émerveillement devant l'Immense, le non-accessible aux sens immédiats, pour percevoir l'insondable profondeur et pour n'être plus distrait par la houle et les images.

Christian



## LE DHAMMAPADA

(suite du Cahier 87)

### XI - LA VIEILLESSE

146 - Comment peut-on rire, comment peut-on se réjouir quand le monde est consumé par la douleur ? O toi qui es plongé dans les ténèbres, pourquoi ne cherches-tu pas la lumière ?

147 - Vois cette forme peinte, ce corps endolori, plein d'impuretés et de maux, traversé de pensées instables et éphémères.

148 - Ce corps fragile et usé n'est qu'un nid de misères. La vie mène à la mort.

149 - Quel plaisir y a-t-il à regarder ces os blanchis, éparpillés comme des Calebasses jetées à la saison d'automne ?

150 - Cette forteresse d'os recouverts de chair et de sang est la proie de l'orgueil et de la jalousie, de la vieillesse et de la mort.

\*

La découverte de l'impermanence de toute chose et de la souffrance qui en découle est la base de l'enseignement du Bouddha : *La naissance est souffrance, la vieillesse est souffrance, la mort est souffrance... ne pas réaliser son désir est souffrance. En résumé, les cinq éléments constituant notre être sont souffrance* (Sermon de Bénarès).

La contemplation du caractère composé et éphémère du corps est l'une des bases de la méditation bouddhique, et de la méditation tout court. Les exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola contiennent par exemple une contemplation de la dissolution et de la mort du corps. Le Digha-Nikaya expose de façon détaillée comment pratiquer la méditation dite du cimetière à l'issue de laquelle le disciple voit se désagréger son propre corps et celui-ci retourner à la poussière : *Ainsi demeure-t-il dans la contemplation de son corps, de celui des autres, ou de tous ensemble. Il discerne comment son corps naît et disparaît, comment naissent et disparaissent les corps.*

#### Parallèles :

*Le monde est un vin de Satan : celui qui l'a bu ne se réveille qu'au moment où il est au milieu des soldats de la mort. (Yahya Ibn Mouadz Al Razi)*

*« Le désir de vivre est le messenger de la mort, comme l'aspiration au bonheur est l'antichambre de la douleur. (Nisargadatta)*

\*

151 - Les chars somptueux des rois sont détruits par l'usure. Le corps lui aussi est sujet au déclin, mais le dharma du sage ne vieillit point : il se transmet d'un sage à un autre sage.

152 - L'ignorant vieillit à la façon d'un bœuf : son poids augmente, mais non point sa sagesse.

\*

Le char est un symbole du corps : *Il n'y a pas de char... un mot vide, voilà le char* (Question de Milinda). Le mot char n'est qu'un nom conventionnel donné à un ensemble d'éléments divers et distincts les uns des autres, de même que le mot corps n'est qu'un nom donné à un composé d'éléments éphémères : le corps n'a donc aucune réalité propre. Mais cela ne signifie pas que le Bouddha nie le maître du char : *C'est le dharma, vous dis-je, qui conduit votre char* (Samyutta Nikaya I,33). Le dharma est éternel et c'est donc lui qui se transmet de génération en génération d'un maître à son disciple, / *Shin den Shin* ( de mon âme à ton âme ) dit-on dans le Zen.

\*

153 - De naissance en naissance, j'ai erré à travers le samsara, en cherchant vainement l'architecte de cette maison. Quelle douleur que de naître et de renaître sans cesse !

154 - O architecte de cette maison, je t'ai trouvé, maintenant tu ne bâtiras plus de maison. Tes poutres sont toutes brisées, le faite de l'édifice est détruit ! Mon mental est libéré car je suis parvenu à l'extinction de la soif.

\*

L'architecte est ici *tanha*, le désir, la soif symbolisé par *Maïā*, le démon qui tente de séduire le Bouddha. A cause de son ignorance, l'homme, en proie à la soif (le diable) est amené à renaître et à reprendre corps (la maison). L'extinction de la soif est la signification même du terme Nirvana.

Ces paroles ont été prononcées par le Bouddha au moment de son illumination sous l'arbre de la Bodhi. Sa vision du samsara est celle de l'origine et de la perpétuation de la douleur. Contrairement à ce que pense l'ignorant, la transmigration (qui n'est pas un dogme du bouddhisme, mais simplement le constat d'une loi universelle) est cause de souffrance. S'attacher à l'idée de transmigration, c'est s'attacher à son propre ego et croire à une survivance possible de celui-ci. En réalité selon le Bouddha s'il y a bien transmigration, il n'y a par contre personne qui transmigre : ce sont les éléments psychiques du défunt qui donnent naissance après la mort à une nouvelle personnalité : *Je ne dis pas que la même personne renaît. Elle meurt, et pour de bon. Mais sa mémoire subsiste avec ses désirs et ses peurs. Ils procurent l'énergie qui donne une nouvelle personne.* (Nisargadatta)

En dépendance de la naissance, se produisent la vieillesse et la mort. C'est parce qu'il est pris dans le torrent de l'existence que l'être naît, s'use et se dissout et par sa dissolution provoque l'occasion d'autres naissances : *Le présent Nom-et-forme renaît* (Milindapanha II,22). Il s'agit d'un processus constant qui se poursuit d'instant en instant (comme la course effrénée des pensées).

\*

155 - Ceux qui n'ont pas embrassé dans leur jeunesse la vie selon Brahman et qui n'ont pas amassé de richesses spirituelles se consomment comme de vieilles grues au bord d'un lac sans poisson.

156 - Ceux qui n'ont pas embrassé dans leur jeunesse la vie selon Brahman et qui n'ont pas amassé de richesses spirituelles sont semblables à des arcs usagés qui se lamentent sur leur force perdue.

\*

**vie selon Brahman : brahmacharya ;**

souvent traduit par la continence (l'une des prescriptions morales -yama- préalable à toute quête spirituelle), désigne également le premier ashrama, étape de la vie au cours de laquelle l'hindou traditionnel doit se consacrer exclusivement à l'étude de Brahman sous la direction d'un Gourou. Signifie littéralement « la vie selon Brahman », la vie conforme à l'Absolu, au Dharma.

## XII - L'EGO

157 - Que l'homme qui aime son moi soit vigilant. Le sage doit veiller pendant chacune des trois veilles.

\*

les trois veilles : peut aussi désigner chacune des trois périodes de la vie.

L'ego, à cause duquel nous nous identifions à un Nom et une forme (Nama rupa) limités, est la source de toutes les oppositions, de toute dualité et donc de tout mal. La doctrine du bouddhisme est une négation de l'ego (anatman) irréal, inconstant, instable, éphémère : *Le mental est en feu, les pensées sont en feu. La conscience du mental, et les impressions reçues par le mental, et les sensations qui naissent des impressions que reçoit le mental - celles-là aussi sont en feu. Et de quoi sont-elles en feu ? Du feu de l'avidité, du feu du ressentiment, du feu de l'engouement ; de la naissance, de la vieillesse et de la mort, de la douleur et de la lamentation, de la misère, du chagrin et du désespoir. Voilà de quoi elles sont en feu (Sermon sur le feu).*

### Parallèles

*Si tu n'as pas vu le diable, regarde ton propre moi (Rumi).*

*La Cité de Dieu est édifiée par l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris du moi ; la cité terrestre, par l'amour du moi poussé jusqu'au mépris de Dieu (Saint Augustin).*

*Et ce que je vous dis je le dis à tous : Veillez (Mc 13, 37).*

\*

158 - Suis d'abord la voie droite ; alors seulement tu pourras conseiller les autres. S'il agit de la sorte, le sage sera hors d'atteinte de la souffrance.

159 - Que l'on suive soi-même les instructions que l'on donne à autrui. Celui qui s'est maîtrisé lui-même peut aider les autres à se maîtriser. Il est difficile en vérité d'obtenir la maîtrise de soi-même.

160 - Le soi est le Seigneur du moi : quel autre Seigneur pourrait-il exister ? Qui se maîtrise soi-même découvre un Seigneur difficile à trouver.

\*

On ne peut guider autrui que si l'on est soi-même parvenu au but. C'est pourquoi le Guru véritable doit être une âme réalisée. Seul celui qui voit peut nous amener à suivre la voie droite et nous donner les conseils dont nous avons besoin. Un véritable Guru ne choisira jamais pour son disciple le chemin de la facilité et lui imposera toujours une discipline (sadhana). Même si cela est en son pouvoir, il ne donnera jamais l'éveil automatiquement. Même s'il est déjà éveillé et n'a plus besoin de rien, il donnera toujours l'exemple en tout (travail, méditation etc...). Il est tout le contraire des faux gurus qui pullulent en tout temps. Ainsi parle le Bouddha : *C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent ; le premier ne voit pas et le dernier ne voit pas. Ainsi l'état du brahmane est comme celui de cette file d'aveugles (Cankisutta, cf Mundaka Upanishad I,2,8 ; log 34).*

\*

161 - Le mal provient de l'ego, le mal est engendré par l'ego, le mal a pour cause l'ego. Le mal écrase l'insensé comme le diamant broie une gemme.

162 - Comme la liane qui étouffe l'arbre sal, celui qu'étouffent les mauvaises actions se fait à lui-même tout le mal qu'un ennemi pourrait lui souhaiter.

\*

cf. verset 42

sal : shorea robusta, de la famille des conifères.

\*

163 - Faire le mal est aisé. Se faire du tort est facile. Mais qu'il est difficile, en vérité, de faire ce qui est bon et bénéfique.

\*

cf verset 53

Lorsque Devadatta tenta de créer un schisme au sein de la communauté, le Bouddha prononça les paroles suivantes : *Il est facile de faire le bien à qui est bon, mais cela est difficile à qui est mauvais ; il est facile de faire le mal à qui est mauvais, mais cela est difficile à qui est droit .*

\*

164 - L'insensé, aveuglé par l'erreur, rejette le Dharma des Arahats, des Aryas et des justes. Le fruit de ses erreurs le détruira comme le fruit empoisonné du roseau kattaka est cause de sa propre perte.

\*

*Le roseau meurt après avoir donné un fruit ou est coupé pour sauver le fruit (Max Müller).*

\*

165 - Par l'ego seul le mal est fait ; par l'ego seul on est souillé. Par l'ego seul le mal est rejeté ; par l'ego seul on est purifié. La pureté et l'impureté sont en soi-même. Nul ne peut en purifier un autre.

166 - On ne doit pas négliger son propre bien au profit de celui d'autrui, si important soit-il. Celui qui a clairement perçu quel est son bien ne doit pas interrompre sa quête.

\*

Le service le plus important que l'on puisse rendre au monde est de trouver la délivrance. Tel est l'idéal du bodhisattva. *Acquiers la paix intérieure, et des milliers autour de toi trouveront le salut*, dit dans le même sens le saint chrétien Séraphim de Sarov. C'est ce qu'illustre encore un épisode de la fin du bienheureux. Lorsque le Bouddha sentit venir le terme de son existence terrestre, ses disciples accoururent pour se recueillir à son chevet. Un moine, « Attadattha », préféra se retirer dans sa cellule pour entrer en méditation. Voyant la perplexité générale, il dit : *La meilleure façon de rendre hommage au Bouddha est d'atteindre la délivrance dès cette vie.* C'est alors que le Bouddha récita ce verset.

Yves MOATTY

(à suivre)

## A PROPOS DES CONCEPTS

Poonja cite des étudiants de Krishnamurti s'adressant à lui :

*Krishnamurti ôte les concepts du récipient  
et Poonja le brise complètement. (Le Réveil du lion, éd. Du Relié, p. 40)*

Cette opération, cette double opération  
n'est pas faite une fois pour toutes.  
Elle est se faisant,  
toujours en train de se faire,  
aussi longtemps que le corps est là.

La manifestation et les concepts qui tendent à la définir  
sont une représentation de la création,  
telle que nos sens nous la donnent.  
Je ne suis jamais quitte du concept ni du vase,  
ce serait une erreur de le croire.  
Simplement, vient le moment où ils sont mis à distance,  
de telle sorte que je les vois pour ce qu'ils sont.  
De même que la personne.

Les concepts sont les jalons d'une vérité  
dont ils préparent ou accompagnent l'avènement,  
toujours recommencé.  
Fonctionnant par couples d'opposés,  
ils induisent entre eux  
un dynamisme par lequel se module la vie.  
Les concepts opposés sont à la vie, au champ sémantique,  
ce que les pôles positif et négatif de l'aimant (ce qui aime)  
sont au champ magnétique.

La **pro-messe** réitérée d'entrer dans le royaume est sans objet.  
Elle est une « **mise devant** les yeux »,  
une mise à la bonne distance d'une réalité é-vidente,  
réalité qui se voit de loin  
et se perd dans les détails qui crèvent les yeux.

Les mots et les concepts qu'ils véhiculent  
ne sont pas responsables de ma cécité, ni de ma surdité.  
Que serions-nous sans eux, je vous le demande ?  
Ce ne sont pas les mots qui mentent,  
mais ce que je leur fais dire,  
ou ce que les autres entendent.

Les mots viennent du silence dont ils sortent purs.  
Ils ne s'imposent pas,  
c'est nous qui les sollicitons,  
et c'est pourquoi ils ne peuvent dire à chacun  
que ce qu'il est en mesure d'entendre ou de dire.

Je reviens à la source des mots,  
je remonte le cours de leur dérive,  
en tenant le cap entre les deux rives  
où coule la joie.



Jean GAYET

# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

## Un malentendu permanent

Le psychique a le souci de s'affirmer en tant que personne.

Le gnostique a le souci de se dégager de l'emprise de la personne.

Le premier a le sens du particulier : il se veut différent.

Le second, découvrant son identité dans le retour à l'un indifférencié, se reconnaît universel.

Le psychique se personnalise. Le gnostique s'impersonnalise. Quant il croit à un Dieu créateur, le psychique tente de personnaliser sa relation avec lui, d'où par exemple son culte pour chacune des trois personnes de la Trinité : Dieu le Père, Dieu le fils, Dieu l'esprit saint.

Le gnostique se découvre lui-même dans sa réalité suprême en liquidant le malentendu de la personne : « je ne suis pas un tel ; je ne suis pas ce mental ; je ne suis pas ce corps ».

Dans sa relation avec Dieu, le psychique se conforme aux lois religieuses qui lui dictent ses devoirs et lui laissent entrevoir les récompenses ou les punitions qui l'attendent.

Au cours de l'initiation, le gnostique découvre petit à petit que l'initiateur et l'initié ne font qu'un, ce dernier étant simplement l'occasion pour l'initiateur de se révéler à lui-même. Il n'y a pas union de l'initiateur et de l'initié, il y a disparition volontaire de l'initié lors de la prise de conscience du réel unique.

Le dialogue entre psychique et gnostique est impossible. Le psychique dont l'entité est illusoire, n'a pas qualité pour parler du salut avec le gnostique.

Le gnostique mène une vie commune au milieu des psychiques ; et s'efforce d'éviter les conflits qu'engendrent les croyances en la réalité de la personne. Il sait que la nature de la perception des créatures relève du rêve, mais il ne cherche pas à s'inscrire en faux contre elle car les images qui en découlent sont nécessaires au jeu de la révélation. En effet si la personne, image suscitant les images, pouvait découvrir la nature véritable unique et toute-puissante du gnostique, qui est lumière et conscient d'être lumière, l'unique ne serait plus l'unique, le tout-puissant ne serait plus le tout-puissant. L'occultation par la personne est donc nécessaire à la révélation. Elle est voulue par l'unique initiateur. Il choisit ses rares initiés en fonction de critères qui déroutent complètement le psychique. Ainsi le secret est préservé et bien gardé.

Emile 11.07.92

## RENCONTRE

### A propos du séminaire d'automne Gémellité ou consensus ?

La gémellité fut un des derniers thèmes abordés par Emile avant qu'il nous quitte et il est proposé pour amorcer nos échanges de ce séminaire. C'est un sujet implicite de l'Evangile selon Thomas puisque Thomas est appelé dans ce texte le Jumeau juxtaposé à son nom. C'est donc l'occasion de parler de la relation entre le maître et le disciple élu, c'est à dire celui qui est, lui aussi, l'occasion de la reconnaissance de l'un.

Il y a gémellité lorsque l'initiation est accomplie et qu'il y a effectivement deux corps (ou plus) au travers desquels l'Unique se contemple Lui-même. Il ne peut y avoir concurrence et il ne peut y avoir joule verbale. Lorsque Je parle par l'une des bouches, Je célèbre ma Vie dans deux corps. J'en arrive à ne plus vraiment savoir quelle est, des deux, la bouche qui Me dit. La différence est abolie parce que chacun des élus est la même occasion que Je Me donne de prendre conscience de Moi, l'Unique. La gémellité se vit donc lorsque deux corps (ou plus), initiés, se rencontrent physiquement.

Mais la révélation, ou reconnaissance de l'Absolu par Lui-même, n'a pas besoin de cette rencontre. Un corps préparé Lui est nécessaire et suffisant. C'est l'initié, chez qui l'individualité a compris et accepté sa totale irréalité et s'est effacé sans conditions.

Dans les textes d'Emile où interviennent l'Initiateur et l'initié, il s'agit de la Nature Véritable, non-née, sans forme ni nom, insaisissable (l'Initiateur), et de l'élu, ce corps libéré de l'occupant psychique ; et non pas une relation maître-disciple qui n'a pas d'« utilité pédagogique » en Gnose.

Le film récemment réalisé chez Poonja en Inde montre le Gnostique indien laissant se dérouler autour de lui des manifestations de dévotion et d'enthousiasme ; beaucoup de visiteurs présents semblent dévorer des yeux un Poonja parfaitement serein, égal et bienveillant. *Le Royaume est le dedans de vous (log 3)*, et non pas le dedans « d'un autre », semble-t-il leur dire silencieusement. Cependant, l'intérêt de ce film réside dans la perception de Poonja lui-même avec qui je peux vivre la gémellité par la rencontre de son regard, par la vision de son visage qui exprime l'Etre réalisé.

Puis l'on se posa à nouveau la question « que venons-nous faire à Marsanne ? » Cette question, qui ne se posait pas (autant) lorsqu'Emile était là, montre que la tâche n'est pas facile. Quelle tâche, au fait ? Non, il n'y a pas de tâche en cours ni prévue, pas d'objectif, pas de continuité programmable. Une pareille liberté ne peut qu'angoisser le mental qui fait de la résistance. La réunion plénière de deux heures est le seul rite qui ait cours à Marsanne. Il a été instauré par Emile avec qui pendant vingt ans on se mit ensemble à laisser parler l'Un. L'Un parle ou cherche à se parler par plusieurs bouches et plusieurs oreilles qu'il se donne à cette fin. La difficulté ne vient toujours que du mental résistant qui est ici effectivement menacé de mort. C'est un danger réel, mais le Gnostique ne violente jamais le mental. Ce dernier est conduit à capituler, et cela n'arrive que lorsque, après avoir connu les compensations suffisantes, il est totalement connu lui-même. Le mental doit être connu entièrement, alors il peut capituler, c'est à dire renoncer à ses prétentions.

La réunion plénière est l'occasion que nous venons nous donner de célébrer l'Un ensemble. J'observe que c'est aussi un lieu de confrontation. Il s'agit que ce ne soit pas le seul : le lieu de la Gnose est le dedans de soi. C'est au dedans de soi que tout se passe : l'extérieur n'est qu'illusoirement extérieur.

Christian

## COURRIER

*A Emile le Vivant !*

*Je viens de relire cette phrase de Maharadj et m'en suis véritablement pénétré :*

Mais je ne fais rien d'autre ! Infatigablement, j'attire leur attention sur l'unique facteur incontestable - celui d'être. Etre ne demande pas de preuve- cela prouve tout le reste. Si seulement ils vont au fond du fait d'être et y découvrent l'immensité et la gloire dont le « je suis » est à la porte, s'ils franchissent cette porte et passent au-delà, leur vie sera remplie de bonheur et de lumière. Croyez-moi, l'effort à faire n'est rien en comparaison des découvertes auxquelles il mène. (JE SUIS, p. 343).

*Nous avons tous les deux l'habitude de nous rappeler que le savoir sollicite notre mémoire et il n'est rien alors que la connaissance sollicite notre attention et elle est tout.*

*Porter une attention extrême sur le « Je suis » c'est découvrir qui je suis. Les fulgurantes constatations du logion 2 s'enchaînent alors avec une évidence souveraine :*

*Jésus a dit :*

*Que celui qui cherche ne cesse de chercher*

*jusqu'à ce qu'il trouve ;*

*et quand il aura trouvé, il sera bouleversé,*

*et, étant bouleversé,*

*il sera émerveillé, et il régnera sur le Tout*

*Je ne suis pas ce corps et je ne suis pas cette psyché. Je ne suis donc affecté en rien par ce qui commence et ce qui finit, par le temps, l'espace, l'impermanent, le relatif, l'empirique.*

*Ne goûtant ni de la naissance ni de la mort, je ne suis pas immortel mais éternel. Je suis !« Heureux celui qui était avant d'exister ».*

*Formidablement parfait, complet, immuable, disposant éternellement de ce qui me comble dans l'instant je ne peux être que dans une félicité qui est fondamentalement au-delà de l'exprimable.*

*En fait, tout en restant totalement inqualifiable, je suis l'essence de toute chose. Je suis l'Etre de toute chose mais nul n'est mon Etre.*

*Une telle nature implique par essence l'Unicité. Aucun semblable ne m'est concevable. Il n'y a donc que moi et si je suis Claude, je suis aussi l'Univers entier ou plus explicitement ce par quoi Claude et l'Univers sont.*

*Moteur immobile de tout ce qui est seule Réalité je ne suis concevable que par moi-même. Tout mot, tout concept qui tenterait de me cerner porterait de facto en lui le germe d'une réduction qui serait en contradiction absolue avec ma nature infinie. Je suis donc seul à me voir. Je suis Ananda Sagara l'océan de joie infinie et nul si ce n'est moi peut le dire car il n'y a que moi !*



*Plus de mots,*

*à toi.*

*Le Même (printemps 96)*

*Je regrette de ne pouvoir partager avec vous ces moments rares et combien nourrissants à tous égards... Des obligations professionnelles m'appellent ailleurs : le tribut à César comme tout un chacun dans ce monde.*

*Ce logion 100 nous invite au discernement et à la lucidité au sens où René Char l'associe à « ... la blessure la plus proche du soleil ».*

*La lucidité est lux, lumière réduisant à néant, lorsqu' elle se révèle, en un irréversible décapage, tout ce à quoi l'ego se régale.*

*Au sein de cette lucidité, plus rien à quoi se raccrocher, ni Dieu, ni Diable, les niveaux psychique et matériel remis à leur juste place de fonctionnement ordinaire et quotidien.*

*La blessure est brûlure lente ou fulgurante, des cendres, ne reste que l'essentiel, l'ultime, ce qui est mien. Je suis quelque peu en panne et en peine avec ce « donnez-le moi » serait-ce là un mouvement de reconnaissance consciente, de restitution et d'appel à en finir avec le mélange des genres ? Je vous fais confiance pour continuer la réflexion.*

E.B. (octobre 96)



*Une rencontre de plus vient s'ajouter à toutes les autres. Toujours aussi positive pour moi ; le contact des autres est un véritable bienfait, les échanges non-plénières (comme nous les avons si pompeusement appelés) me sont plus faciles au moment des repas et dans les instants qui se présentent.*

*Chacun d'entre nous est différent, sa démarche est autre mais tout aussi enrichissante ; il n'est pas possible de repartir la tête vide et déçue, quelques rayons de soleil sont venus l'éclairer dans la réalité de ce que nous sommes.*

*Je trouve qu'un vent nouveau souffle grâce à nos « jeunes » les 40 - 50 (l'âge est relatif) qui permet une orientation vers le vécu qui est des plus prometteur ; ce vécu dans la connaissance est une merveille de chaque instant qui permet à la personne humaine de prendre du recul par rapport à ce qu'elle vit quelque soit ce vécu.*

*Nous avons eu un guide de grande valeur qui nous a permis de bien saisir cela et continuer dans la sérénité ce que la vie nous demande d'assumer.....*

R.L. (27.10.96)



## EMERSION ETREINTE

La pierre, au commencement,  
Emerge de l'impondérable  
et s'érige comme un pilier.

Il me plaît d'être solide,  
D'avoir le cœur bien accroché,  
A l'exemple du monolithe originel.

La matière inerte  
Me touche.  
La pierre bleue  
Parle de moi,

Dans le miroitement de ses vagues  
Taillées au ciseau,  
Dans les activités et les échanges,  
Dans l'étreinte de ce qui est.

Jean C



*Heureux est le lion que l'homme mangera,  
et le lion sera homme ; (log 7)*

## Réalité

Un lion fort étonné  
se retrouve au paradis.

Quel est ce sentiment délicieux  
de ne pouvoir parler d'autre chose  
que de soi ?

Quel est ce sentiment insolite  
de parler  
sans rien dire de soi ?  
Je suis la source  
et l'écho silencieux  
de ce souffle  
qui m'enchanté

La question s'attarde  
savourant la réponse

L'eau ici est profonde  
les images y coulent  
avant mêmes d'être nées  
Seule la conscience  
sur le fil du rasoir  
sépare le bon grain de l'ivraie.  
Le néant répond au néant  
oreille et bouche confondues  
pour entendre et dire le néant  
il faut être néant  
pierre d'angle insoupçonnable  
racine, arbre et fruit  
de chaque instant.

A chaque instant  
le non-né s'engendre lui-même  
gouffre aérien, intenable désert  
où le mort expire.  
L'image et son miroir  
abandonne la partie  
se découvrant néant,  
elle reconnaît le tout  
lumière - esprit  
et tous ces mots silencieux  
que je suis seul à entendre.

En l'absence d'absence  
s'illumine la pierre  
œil et reflet conjugués  
avant d'être imaginés.  
Le rêve sourit  
à sa désillusion  
et se couche sur la pierre  
qui l'a vu naître  
caressant l'empreinte  
au tendre du diamant  
de ses formes  
qui ne bougent  
ni ne se manifestent.

L'ouïe de la fontaine

# POESIES

A l'éveil de la Gnose

De l'Un luminescent  
Transparaît l'informel  
Dont la voix silencieuse  
Rayonne de vivant

Le présent s'illumine  
De l'Être irrévélé  
Inondant de sagesse  
L'univers de la Gnose

Valérie



*Je me suis résolu à la nuit intacte*  
Rilke

masques de basse lave  
images déchiquetées  
par les griots nés des orages

fougère arborescente  
qui d'un élan dessine  
sa corolle entreprise  
par delà d'autres cimes

un grand lichen de lune  
se glisse près des arums  
qui rêvent à d'autres rives  
sur le piton de l'eau

et le masque grimaçant  
du clown enfariné  
a griffé la structure dorée  
d'une toile d'araignée

la pluie tombe en silence  
sur la nuit fécondée  
par ton sourire qui danse  
et jamais ne s'achève

car ton visage est sans image



Yves

*après avoir ainsi vécu  
il est impensable d'exister  
Issa*

papangue dans le vent  
tournant sans même un mouvement  
au plus léger de l'être  
lorsque tout cesse d'être

sans le savoir je suis  
bien plus vieux que moi-même  
je porte dans mon corps  
le poids de tous les âges

j'ai vécu tant de vies  
créé tant de mirages  
et vu tant de soleils  
se noyer dans tes yeux

qu'afin de mesurer  
le ciel avec le ciel  
lentement je m'efface  
au jeu de ton regard

Yves



## ALEXANDRE SCRIABINE

### POÈME DE L'EXTASE

*Né et mort à Moscou, Alexandre Scriabine (1872 - 1915), qui fut à la fois musicien et mystique, était persuadé que l'homme ne pouvait trouver la perfection qu'à travers l'Art. On a même dit de lui que son véritable but était « la transfiguration du Cosmos à travers l'œuvre d'art ». Grand novateur dans les domaines de l'harmonie et du rythme, auteur d'une centaine de compositions il n'a pu achever son œuvre ultime : « L'Acte préalable ». C'est sans doute dans le « Poème de l'extase » que se manifestent le plus les influences de l'Inde, à tel point qu'Ananda K. Coomaraswamy n'a pas hésité à citer le texte de cette partition pour illustrer son ouvrage sur « La Danse de Shiva » (Tradition Universelle, p. 121-122).*

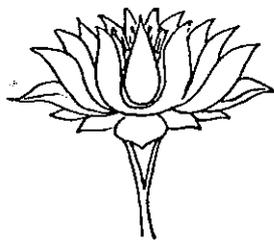
L'Esprit se jouant,  
L'Esprit ému de désir,  
L'Esprit, par la fantaisie créant tout,  
S'abandonne à la félicité de l'amour...  
Parmi les fleurs de Sa création, il s'attarde dans un baiser...  
Ebloui par leur beauté, il s'élançait, il s'ébat, il danse, il tourbillonne..  
Il est tout transports, toute félicité, dans ce jeu  
Libre, divin, dans cette lutte d'amour,  
Dans la grandeur merveilleuse de l'absolument-sans-objet  
Et dans l'union d'aspirations contraires  
Seul conscient, seul dans l'amour  
L'Esprit apprend la nature de Son être divin..  
O monde mien, ma vie, ma floraison, mon extase !  
Chacun de vos moments, je le crée  
Par la négation de toutes formes auparavant vécues :  
Je suis l'éternelle négation  
S'éjouissant de cette danse, suffoquant dans ce tourbillon,  
Dans le domaine de l'extase, vivement il s'envole  
Dans ce changement incessant, dans ce vol divin, sans but,  
L'Esprit se comprend Lui-même,  
Dans la puissance de la volonté, seul, libre,  
Toujours créant, irradiant tout, vivifiant tout,  
Se jouant divinement dans la multiplicité des formes,  
Il se comprend lui-même..  
Je réside déjà en toi, ô monde mien,  
Ton rêve de moi - c'était Moi commençant d'exister...  
Et tu es tout entier - une même vague de liberté et de béatitude...  
Par une conflagration générale l'univers est enlacé,  
L'Esprit est à l'apogée de l'être, et il sent la marée sans fin  
Du pouvoir divin de la libre volonté. Il est tout audace :  
Ce qui était menace est maintenant animation,  
Ce qui était terreur est maintenant délices...  
Et l'univers résonne du cri d'allégresse que Je suis.

N'est pas fille du soleil mais du refus  
Celle qui va devant tranchant la mer

Décision répétée de s'incliner vers les abîmes  
Pour tenir le lit du vent

Soleil debout sur ses épaules  
Mais refus de sombrer

Le rêve veut suivant son ombre exacte  
Et creuse le vide et le féconde



Jacques

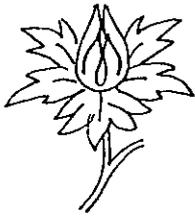
Noël 1986

Dans le silence

ouvre ton corps jusqu'à entendre  
la neige tomber  
sur le sapin des Noëls d'autan

Dans le vision

regarde l'image choisie  
jusqu'à te voir  
dans la lumière d'avant ton image



Dans l'écoute

capte le note de cristal  
qui s'exhale de ton corps  
désentendé des avances du temps

Dans le don

laisse les flammes  
consommer les derniers vestiges  
de la différenciation